



## UNE PROMENADE EN AVIGNON

SUITE ET FIN

III



OMME pour rendre plus merveilleuse l'œuvre accomplie par Catherine de Sienne, là où elle triomphait, bien des patriotes, des politiques avaient échoué ; parmi eux, le plus grand poète italien, après Dante, Pétrarque, mort deux ans avant le retour à Rome inutilement réclamé par lui, ce Pétrarque dont le souvenir, lié à celui de la femme qu'il chanta, est le roman d'Avignon. Cependant, il n'y reste rien d'eux, pas même la tombe de Laure, que jadis François I<sup>er</sup> visita, à l'église des Cordeliers, pas même un portrait bien authentique, qui nous montre « ses cheveux d'or fin et ses yeux, deux étoiles » (1). Elle est presque effacée, la fresque où leur ami, Simon Memmi, avait, dit-on, placé le poète et sa « dame », sous les traits de saint Georges et de sainte Marguerite, aux pieds de la Vierge des Doms. L'imagination seule peut donc faire apparaître celle que Pétrarque, très jeune lui-même, vit pour la première fois, dans la chapelle des Clarisses, le Vendredi Saint de l'an 1327, agenouillée pendant l'office de

Prime, avec sa robe de nouvelle mariée, en soie verte semée de violettes, et la beauté de ses dix-sept ans. Le culte poétique qu'il lui voua dès ce jour, et que consacraient les usages du temps, ce culte dont Dante avait fait hommage à Béatrice morte, a mis au front de Laure de Noves, dame de Sade, une

(1) Sonnets de Pétrarque.



aureole de grâce et de vertu. « Elle savait, dit Pétrarque, tous les chemins qui conduisent au Ciel. »

Le palais de son mari, le riche seigneur Hugues de Sade, se retrouve encore dans le vaste hôtel du même nom, modifié au siècle suivant par un de leurs descendants. Laure était donc une grande dame; on possède son contrat de mariage où sa mère — elle était orpheline de père — lui donne une dot de 6,000 livres tournois, considérable pour le temps, une couronne d'or et une robe de soie verte, probablement celle qu'elle portait aux Clarisses en ce jour de fête. On peut se la représenter ainsi, sous son voile blanc, avec un collier de perles « qu'effaçait la blancheur de son cou », montant l'escalier des Doms pour quelque cérémonie religieuse, ou figurant dans cette réception solennelle où l'empereur Charles de Bavière la distingua entre toutes de son hommage, en la baisant au front. Mais elle semble avoir vécu d'une vie grave, consacrée à ses nombreux enfants, peu heureuse dans son mariage et se mêlant le moins possible à la société bruyante et mondaine d'Avignon, toujours en fêtes, où résonnaient sans cesse les luths et les violes, où les belles Provençales — pareilles à celles dont cinquante ans plus tard sainte Catherine devait sévèrement condamner les frivolités coupables et les perpétuels mensonges — attiraient autour d'elles les écrivains, les artistes, les étrangers de haut rang qui affluaient à la ville papale et chantaient, dans leurs cours d'amour, les vers qu'elles-mêmes composaient.

Bien différente, quoique vivant au milieu d'elles, cette Laure, souriante et calme, « âme joyeuse avec un air pensif, dont les propos étaient si sages, le maintien et les manières si honnêtes, la voix si douce et si ravissante, tendre amie qui consolait dans les peines et dont les exemples étaient une continuelle leçon. » Une telle femme, si elle put être touchée de se voir l'inspiratrice et la muse d'un grand poète, dut regretter le bruit que ces vers faisaient autour de son nom.

Amené tout enfant à Avignon par son père exilé, mais né dans cette Italie à laquelle son cœur de patriote resta toujours attaché, Maître François Pétrarque était à vingt-trois ans, déjà poète, protégé du cardinal Colonna, près duquel il vivait, ami de son neveu et de tout un groupe de jeunes hommes, destinés à devenir les plus célèbres de leur siècle, et qui fréquentaient les académies, les écoles des maîtres savants, professant à l'ombre du palais des Papes. Pendant plus de vingt ans, il égrena aux pieds de Laure les sonnets et les poèmes de ses *Canzoniere*, traversés de fugitifs tableaux qui nous rendent sensible la vie d'alors, dans ce cadre grandiose qui n'a point changé. C'est, le premier jour de mai, fête du printemps, Laure visitant avec ses amies les jardins de Sennuccio del Bene, l'ami de Pétrarque, qui lui offre des roses; c'est une promenade en bateau, sur le Rhône, après laquelle

cette troupe de jeunes femmes revient le long de la rive, dans un chariot, en chantant. C'est une rue d'Avignon, abritée de ces toiles qu'on étendait au travers pour garantir du soleil, où va la noble dame, sans voir que d'une fenêtre, son poète la regarde passer.

« Épris du désir de tout voir et de tout savoir », Pétrarque fut souvent éloigné d'Avignon; il visita l'Espagne, l'Allemagne, Paris l'Angleterre même, franchit bien des fois les monts pour descendre en Italie, où l'attiraient de nombreuses amitiés et un rôle politique à remplir. Souvent aussi, il se réfugia, pour travailler plus en paix à son œuvre considérable, car il était l'un des personnages influents de son temps par ses écrits, dans cette admirable vallée de Vaucluse qu'il a tant dépeinte et chantée, toute proche d'Avignon, et où il emplissait sa maison modeste des manuscrits précieux qu'il avait rassemblés avec une passion d'érudit et de collectionneur. En 1341, le Sénat romain et l'Université de Paris lui décernèrent à la fois la couronne poétique. Il choisit Rome et, pensée touchante, voulut être couronné le 6 avril, anniversaire du jour où il avait vu, pour la première fois, celle qui avait été l'âme de ses vers.

Son couronnement au Capitole fut un délire, un triomphe sans égal. Il revint à Avignon avec une ambassade de princes envoyée à Clément VI, chargé, comme Orateur des Romains, de haranguer le Pape et d'obtenir son retour. Ce fut sa conviction qu'il exprima avec chaleur et qu'il ne cessa plus de manifester, car il avait, dans un château fort des Colonna, connu cette vie d'alertes incessantes que créaient les haines entre grandes familles, dans cette campagne romaine battue par les bandes étrangères à la solde de chacune d'elles.

Dès lors, ami de Rienzi, passionné pour la Renaissance italienne, la politique envahit souvent jusqu'à la violence sa vie et ses vers. Plusieurs fois, il retourna en Italie; à l'un de ces départs, quand il alla dire adieu à Laure, il la trouva, entourée d'autres dames, sans parures, silencieuse et triste « comme une personne qui redoute un malheur qu'elle ne discerne pas encore ». Il partit tout assombri. Six mois plus tard, la peste noire, dont « un tiers du monde périt », dit Froissart, ravageait l'Europe. Avignon fut particulièrement atteint: dans ses places, ses rues baignées de soleil, la mort farçait; tous ceux qui étaient atteints succombaient le troisième jour. Laure s'y prépara donc, dès les premiers symptômes, avec cette énergie sereine qui semble avoir été le trait dominant de sa nature, sans se laisser troubler par les larmes de ses amies, accourues près d'elle, « uniquement occupée de ce qu'elle allait devenir ». Elle mourut doucement « comme on se recueille pour prier », le 6 avril 1348.

A Parme, plus d'un mois après, Pétrarque apprit ce malheur que d'indéfinissables craintes, des rêves où lui apparaissait Laure déjà morte, lui



avaient fait pressentir. Jusqu'à la fin de sa vie, le deuil profond de son âme devait lui inspirer ses plus beaux vers, tout imprégnés de douleur poignante, mais aussi d'éternité et d'espérances chrétiennes, bénissant cette pure influence à laquelle il attribuait son génie, ses inspirations généreuses, ses plus nobles ambitions. Toutes les affections brisées par la mort peuvent trouver une douceur à lire ces strophes harmonieuses qui parlent avec tant de certitude d'un heureux et immortel revoir.

La mort avait tout emporté : ses amis de jeunesse, le cardinal Colonna, son protecteur. Longtemps, Pétrarque ne put se décider à revoir cet Avignon devenu désert pour lui. Il y revint pourtant, mais il préféra toujours sa retraite de Vaucluse, la *vallée close*, avec ses chers livres, ses travaux et ses souvenirs. D'ailleurs, Innocent VI, qui venait de succéder à Clément VI, était un pape austère, réformateur, qui n'attirait pas les poètes. En 1353, Pétrarque quitta définitivement la France pour retourner en Italie, où il ne cessa jusqu'à sa mort, en 1372, de rappeler la Papauté.

Un instant, le retour triomphal du savant et saint Urbain V, en 1368, lui en fit saluer l'espoir; mais dans cette cité morne, où églises et palais tombaient en ruines, après un long abandon, la cour pontificale, presque toute composée de Français, regretta la ville souriante qu'elle avait quittée. Au bout de deux ans, le pape, affaibli par les fièvres romaines, ne résista plus au besoin de revoir sa patrie. En vain, précédant Catherine de Sienne dans sa tâche, une autre sainte, alors à Rome, la Suédoise Brigitte, énergique descendante d'une grande race, voulut le retenir, en lui apportant une révélation précise du ciel. Urbain repassa les monts, non sans remords sans doute, car, deux mois plus tard, se sentant mourant, il se fit porter dans un monastère pour expirer sur un grabat, hors de ce palais d'Avignon dont il avait trop aimé le séjour, au point de lui sacrifier les intérêts de l'Eglise.

## IV

Cependant, si privilégié que fût cet heureux coin de terre, l'imagination a peine à reporter à ce sombre xiv<sup>e</sup> siècle, traversé de tant de guerres, de fléaux, de tragédies sinistres, la joyeuse peinture qu'A. Daudet a fait, dans un de ses plus jolis contes, de l'Avignon des Papes :

« Par la gaité, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais ville pareille ! C'était du matin au soir des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de haute lice, des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape, qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs; puis, du haut en bas des maisons qui se pressaient en bourdonnant

« autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic-tac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes dans l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses. Par là-dessus, le bruit des cloches, et toujours quelque tambourin qu'on entendait ronfler là-bas du côté du pont. Car, à Avignon, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, et comme, en ce temps-là, les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se portaient sur le pont, au vent frais du Rhône, et toute la nuit on y dansait. »

Ce pont d'Avignon, où notre enfance à tous a dansé en rond, profile dans le paysage ses quatre arches coupées par le Rhône, dont le flot puissant l'emporta tant de fois qu'on finit par renoncer à le reconstruire. Il a la plus jolie légende qui se puisse conter.

Donc, au Moyen âge, les ponts étaient rares sur les fleuves, sur celui-là surtout, avec son courant impétueux qui accroissait les difficultés. De Lyon à Arles, on n'en comptait qu'un seul, celui de Vienne, dû à ces solides constructeurs, les Romains. Quant au reste, la tyrannique corporation des bateliers assurait, selon son bon plaisir, le service des deux rives. Or, en 1177, un jeune berger nommé Bénézet, gardait son troupeau dans les montagnes du Vivarais. Par trois fois, une voix céleste, celle du Christ même, lui ordonne d'aller bâtir un pont en Avignon, et pour rassurer ses frayeurs, car il répondait : « Mais, Seigneur, je ne sais pas où est le Rhône ! » lui donne comme guide un ange, sous forme d'un pèlerin, qui le mène jusqu'en face de la ville et disparaît, lui disant d'aller y avertir l'évêque de sa mission. Une barque de passeur se trouve là; le batelier est un juif qui exige pour salaire trois deniers, toute la fortune du berger. Bénézet, une fois sur l'autre bord, va droit à l'église où l'évêque est en chaire, et dit à voix haute : « Ecoutez tous; Monseigneur Jésus-Christ m'a envoyé en cette ville pour que je fasse un pont sur le Rhône. » Expulsé, menacé de mort, sa seule réponse est cette invariable phrase.

Le vignier de l'évêque, en raillant, lui déclare que, s'il veut bâtir, il n'a qu'à prendre un énorme bloc de pierre que trente hommes n'eussent pu remuer. Bénézet s'agenouille et prie; puis il soulève sur son épaule l'effrayant fardeau et le porte à l'endroit même où il veut établir son pont. Toute la ville, avertie de ce prodige, se précipite; l'évêque salue du nom de saint l'enfant merveilleux, et la foule, entraînée, jette à ses pieds plus de cinq mille sous d'or.

Bénézet n'acheva pas son œuvre; il mourut en 1184. Autour de lui, s'étaient groupés de pieux travailleurs de bon vouloir, premier noyau de cette congrégation mi-religieuse, mi-laïque de Frères pontifes qui se vouèrent à édifier des ponts sur les fleuves et, près de chacun, des hospices



pour les voyageurs, hospices desservis par eux ; ils escortaient les pèlerins, soignaient les malades, entretenaient les routes, mêlant de prières leur vie active. A cette époque de communications difficiles, il se fonda promptement dans plusieurs contrées des confréries semblables, mais ce fut aux disciples de saint Bénézet que la vallée du Rhône dut tant de travaux, surtout le fameux pont Saint-Esprit, travaux pour lesquels ils n'ambitionnaient d'autre salaire « que les récompenses éternelles ». Ils achevèrent le pont d'Avignon et, sur la troisième des vingt-trois arches jetées par eux au travers du large fleuve, construisirent une petite chapelle où ils enterrèrent leur fondateur, déjà proclamé saint par la vénération publique. Ce tombeau devint un lieu de pèlerinage consacré par des miracles. Aujourd'hui, la chapelle est vide au-dessus des arches coupées qui mettent un trait de plus à ce tableau d'un pittoresque grandiose. Saint Bénézet la quitta lors de l'écroulement du pont, dans la débâcle des glaces du rigoureux hiver de 1679. On transporta ses reliques à l'église Saint-Agricol, puis à Saint Didier, où la Révolution ne devait pas les respecter, mais où, sauvées en partie, elles sont encore l'objet d'un culte fervent pour les Avignonnais, qui n'ont pas cessé, le jour de la fête, leurs pèlerinages au pont et à la chapelle du miraculeux bâtisseur.

Après avoir été la capitale de l'Eglise catholique, Avignon, découronné, refusa d'accepter sa déchéance et devint pendant trente-neuf ans, avec les anti-papes Clément VII et Benoît XIII, le foyer de ce Grand Schisme qui causa tant de maux, en jetant le trouble dans les consciences chrétiennes. Vainement protestait la grande voix de sainte Catherine mourante, et, dans cette confusion, les âmes les plus pieuses différaient sur la vérité. Mais l'Eglise, avait dit la sainte, « a en elle une telle vitalité que personne ne peut la tuer ». Le concile de Constance mit fin au schisme, et Avignon, champ de bataille où les sauvages Catalans, appelés par Benoît XIII (l'Espagnol Pierre de Luna), défendaient violemment leur pape, retranchés derrière les épaisses murailles du palais qu'assiégeait Boucicaut avec l'armée du Roi de France, et n'en sortant que pour saccager la ville, — Avignon, d'où l'anti-pape finit par fuir, redevint une cité paisible, domaine de l'Eglise et gouvernée par des légats. Ce ne furent plus sans doute les gloires anciennes, mais elle demeura la ville animée, riche et joyeuse, tentante conquête dont nos rois Louis XI, Louis XII et, par deux fois, Louis XIV, cherchèrent à s'emparer. Ses incessantes fêtes religieuses et populaires, les pèlerinages solennels, qui amenèrent rois et reines à l'église des Doms, lui laissèrent son caractère de cité pontificale. Feux de joie, banquets, cortèges attiraient dans ses rues et sur ses places une population mouvante et tapageuse, et au bruit de la mousqueterie, des carillons de cloches, des canons tonnants, le vice-légat s'en

allait processionnellement à quelque église, escorté de sa garde suisse en uniforme écarlate, galonné d'argent, et précédé des innombrables confréries, des pénitents, des ermites, des moines, entre deux haies houleuses et pressées de costumes aux couleurs vives, où flottaient les coiffures de dentelles des femmes. C'est de cette époque pacifique qu'on peut s'écrier avec Daudet : « Ah ! l'heureux temps ! l'heureuse ville ! des halbardes qui ne coupaient pas, des prisons d'Etat où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette, jamais de guerre ! Voilà comment les Papes du Comtat savaient gouverner leur peuple ! Voilà pourquoi ce peuple les a tant regrettés. »

Il les regretta en effet, quand, en 1791, l'Assemblée nationale promulgua un décret réunissant Avignon à la France, et qu'à ce décret succédèrent les proscriptions, la disette, les églises profanées, les cloches fondues, les cloches surtout ; car « cette ville muette semblait à ses habitants, frappée de la colère de Dieu » (1). Les Avignonnais étaient fervents catholiques ; la guerre religieuse les exaspéra : deux partis se formèrent avec la violence des haines du Midi ; on se battit dans les rues, dans les églises mêmes ; le cri de *zou-zou*, ce sifflement du mistral qui est là-bas le sinistre signal de l'émeute, déchirait constamment l'air. Le parti révolutionnaire triompha, et l'affreux Jourdan Coupe-tête, aidé de ses bouchers, massacra dans le palais profané les prisonniers qu'on y avait entassés au hasard, gens très humbles pour la plupart, des ouvriers, des enfants, des femmes, ensevelis vivants encore dans les caveaux de la tour de la Glacière. Avignon en resta saisi de terreur, mais, sous le soleil brûlant du Midi, les passions sont violentes, l'émeute appelle l'émeute, et ce ne fut pas la dernière des scènes qui l'ensanglantèrent, jusqu'à l'assassinat du maréchal Brune en 1815.

Depuis les temps dont nous avons conté l'histoire,

« D'Avignon à la mer n'a passa d'aigo au Rose ».

(D'Avignon à la mer, il en a passé de l'eau dans le Rhône).

dit Mistral dans ce doux provençal que lui et ses amis ont refait langue poétique comme au temps des troubadours. Car l'Avignon de Pétrarque est restée la ville prédestinée des poètes, la capitale des félibres et des cigaliers dont les fêtes viennent sans cesse animer cette cité éprise de fêtes. Là, en effet, leurs trois grands maîtres, Mistral, Aubanel et Roumanille, ont étudié ensemble, et ensemble rêvé de relever leur langue maternelle. Elle est bien expressive et chantante, mise dans la bouche de *Mireille*, même pour nous autres, qui n'en pouvons apprécier toute l'harmonie ; combien davantage, lorsqu'on l'entend au pays de Mireille !

Théodore Aubanel appartient, plus qu'aucun des trois, à cet Avignon, où il naquit, où il vécut

(1) Michelet.



toute sa vie d'austère chrétien, passionné d'art et de beauté antique, de même qu'il était fils d'une mère grecque, et descendant, par son père, de plusieurs générations d'imprimeurs du Saint-Siège. Comme Pétrarque avait chanté Laure, il a chanté Zani, la petite amie avec laquelle il avait joué enfant, et qui, sans avoir deviné le sentiment qu'elle lui inspirait, partit toute jeune pour le couvent, lui donnant en souvenir, lorsqu'il lui dit adieu, son blanc chapelet de jeune fille. La modeste Fille de la charité, « l'ange de l'hôpital à qui les malades disent ma sœur », n'a jamais lu les vers exquis où Aubanel l'a montrée, vive et triste, avec son pas léger, ses cheveux noirs, faisant tourner son rouet pour les pauvres, ou bien pleurant à la veille du départ, malgré la vaillance de son immolation volontaire. Mais si Aubanel eut la grâce, il eut aussi la force, et nous voulons en faire juger nos lectrices par un beau sonnet que nous regrettons de ne pouvoir leur citer que dans une prosaïque traduction dépouillée du charme musical des vers :

« Ventoux effrayant, nid d'aigles bruns et d'aigles blancs, ton front nu, au midi, est blanc sous la neige ; au nord, la forêt te fait une noire chevelure ; les loups hantent les sentiers où l'homme s'essouffle. — Et des villes naines, là-bas le troupeau s'éparpille ; vivantes, elles ont le silence des tombes. Le mistral te soufflette et le soleil te baise ; toi, tu te dresses haut et fier vers le tonnerre qui te déchire. — Mais la plaine s'assom-

« brit, le soir vient, les nuages pourpres obstruent les gouffres, toute la lumière du jour remonte à tes flancs noirs. — Un dernier jaillissement d'or pénètre les grands bois, l'ombre augmente. Attendant la nuit sur les rochers, tu contemples, muet, la mer et les deux Rhônes. »

A l'heure actuelle, le Palais des Papes, transformé en caserne, se dégrade de plus en plus. Ses salles ont été coupées en plusieurs étages, ses ogives murées, des fenêtres ouvertes au hasard dans ses vieux murs. Bientôt, il ne sera plus qu'une ruine. Des esprits intelligents se sont préoccupés de sauver ce qu'on peut encore sauver de ce monument unique. On ne pourra lui rendre ses sculptures brisées, ses belles fresques enlevées ou effacées par un vandalisme sacrilège, mais on rêve d'y rétablir, autant que possible, l'état ancien, de réparer les blessures réparables et d'en faire un grand musée d'art religieux à travers les âges. L'idée est noble et belle de donner la vieille demeure des papes pour logis aux œuvres de ces artistes qu'en tous temps ils ont encouragés. Il est à souhaiter qu'on y réussisse ; en parler seulement a déjà eu pour résultat de ramener l'attention vers une des villes les plus remarquables de France, et c'est pourquoi nous avons cru intéressant d'en rappeler les grands souvenirs.

A. CHEVALIER.

## BIBLIOGRAPHIE

### LA JEUNESSE DE MONTALEMBERT

PAR LE P. LECANUET

Nous reprochera-t-on de parler ici d'un ouvrage trop sérieux ? Nous espérons le contraire. Sans doute, il s'agit de la vie d'un homme politique écrite avec la gravité, l'élévation voulue, par un religieux, un écrivain de haute valeur ; mais cet homme fut un grand chrétien, un homme d'action et de foi, un de nos orateurs les plus éloquents, et n'eût-il été que l'auteur de *Sainte-Elisabeth de Hongrie*, toutes nos lectrices doivent connaître son nom, s'intéresser à sa vie. Nous avons vu autrefois des jeunes filles, enthousiastes de ce noble groupe que formaient Montalembert, Lacordaire, le P. Gratry, Mgr Dupanloup, se passionner pour leurs œuvres ; nous regretterions que celles d'aujourd'hui fussent plus frivoles et ne fussent pas avec un intérêt profond ces belles pages consacrées

à la jeunesse noble, ardente, active de Montalembert, à ses amitiés, au grand procès de l'*Avenir*, et se terminant par son mariage. Aux plus âgées de nos lectrices du moins, qui aiment les lectures d'un attrait supérieur et d'une réelle portée, nous conseillons cet ouvrage, où elles retrouveront d'inoubliables physionomies déjà connues d'elles sans doute, et groupés, éclairés par des lettres, des détails inédits, les faits qui constituent l'histoire si importante du beau mouvement catholique dont Montalembert, dès sa jeunesse, fut l'un des promoteurs (1).

### MÉMOIRES DE M<sup>me</sup> DE CHASTENAY

La grande histoire se fait de l'histoire de chacun ; c'est pourquoi on ne peut trouver trop nombreux,

(1) Poussielgue, rue Cassette. — Prix : 5 fr.



ces *mémoires* et ces *souvenirs*, si multipliés, qui portent pour la plupart sur les premières années de notre siècle. Beaucoup ont dégagé de l'ombre des figures intéressantes, charmantes aussi, car ce sont souvent des femmes, et l'on peut dire qu'elles excellent dans ce genre spécial d'écrits par leur façon de mettre en relief les détails, de saisir les physionomies. Telle, la chanoinesse de Chastenay, un peu oubliée, et qui fut pourtant renommée par son esprit, femme du grand monde et femme auteur, on le sent à cette rédaction de ses *Mémoires*, auxquels elle a évidemment voulu donner la valeur d'un témoignage historique. Malgré cela, la lecture n'en a rien d'aride, et nous ne pouvons assez recommander à toutes nos lectrices cette vie d'une jeune fille à travers la Révolution, car ce premier volume s'arrête au seuil de l'Empire.

Très vive, très intelligente, cette jeune fille, qui sut retenir un jour quatre heures durant, par le charme de sa conversation, le général Bonaparte, a de bonne heure suivi avec passion les événements politiques, subi courageusement la prison sous la Terreur, et vu, avec le Directoire, renaître la vie de société dont elle nous donne des tableaux fins et curieux. Parmi les récentes publications de ce genre, c'est incontestablement une des meilleures (1).

### Le Calvaire de Malauzay

PAR M. LEVRAY

Une toute jeune enfant, épave d'une catastrophe de chemin de fer, est recueillie par un excellent médecin de campagne et sa femme, et élevée au milieu de leur nombreuse famille. Par quels incidents qui paraîtraient moins vraisemblables si, chaque jour, la vie ne nous en offrait de plus extraordinaires encore, elle arrive à retrouver un aïeul et une tante et à concilier noblement ses devoirs envers tous : tel est le sujet de ce gentil récit qui peut être lu par des fillettes de quatorze à seize ans, auxquelles il n'inspirera que des sentiments de devoir et de piété (2).

### LE ROMAN DE JEHANNE

PAR LA COMTESSE SERRURIER

Plus romanesque que le précédent, plus étudié, cet ouvrage est d'une inspiration élevée et hautement morale. Jehanne, nature délicate, privée d'affection, livrée à l'indifférence d'une belle-mère qui n'aime que sa propre fille, voit dans le mariage tout d'intérêt de sa demi-sœur, vaniteuse et égoïste, un exemple fait pour la désillusionner. Elle édifie son avenir sur un rêve très pur, et

plutôt que de déchoir de l'idéal qu'elle s'est fait, elle briserait sa vie, si un heureux dénouement ne venait lui prouver que parfois les rêves se réalisent. Peut-être ne faudrait-il pas trop y compter dans la vie réelle; mais toutes les jeunes filles liront ce roman avec un réel plaisir (1).

### LES JEUNES FILLES

PAR L'ABBÉ H. BOLO

Voici, qu'on nous passe l'expression, un ouvrage de morale, dont la forme est tout à fait « fin de siècle ». Au lieu d'adresser aux jeunes filles des allocutions sur leurs devoirs, dont la gravité pourrait leur inspirer de l'ennui, l'abbé Bolo leur présente le journal d'une d'entre elles, journal duquel il se dit simplement l'éditeur, mais que nous le soupçonnons d'avoir retouché à propos. L'auteur supposé de ces pages est, du reste, une petite personne très moderne, très spirituelle, mettant en lumière ses travers et ceux des autres, s'adressant volontiers des sermons ou résumant intelligemment ceux qu'on lui fait, foncièrement pieuse et droite avec tout cela, demandant conseil à son oncle, un vieux curé, dont les lettres ne sont pas la partie la moins intéressante de ce joli volume, appelé certainement à faire du bien et à inspirer des réflexions salutaires (2).

### LE ROMAN D'UN ÉGOÏSTE

PAR CHAMPOL

Très original, le début de ce récit, l'histoire de ce célibataire, dérangé de ses habitudes par une tragique aventure, et lancé à la recherche d'une jeune fille, dont il ne sait que le prénom, pour lui remettre un héritage. Il arrive cependant à la découvrir; les événements qui en résultent et le guérissent de son égoïsme en lui montrant le vrai bonheur, nous les laisserons raconter à ce joli et spirituel roman, auquel l'introduction d'une famille espagnole, aux types fort noirs, donne un peu vers la fin des allures de drame, mais qui peut être mis entre toutes les mains.

Ajoutons ici une nouvelle que nos abonnées apprendront avec plaisir : *Le Roman d'une héritière*, ce délicieux récit de M<sup>me</sup> Maryan, publié l'an dernier dans notre journal avec tant de succès, vient de paraître en volume. Beaucoup voudront l'offrir à leurs amies; et les abonnées récentes seront heureuses de faire connaissance avec la touchante héroïne (3).

A. CHEVALIER.

(1) Plon, rue Garancière. — Prix : 7 fr. 50.

(2) René Haton, 35, rue Bonaparte. — Prix : 3 fr.

(1) Téqui, 33, rue du Cherche-Midi. — Prix : 3 fr.

(2) René Haton, 35, rue Bonaparte. — Prix : 2 fr. 50.

(3) H. Gautier, 23, quai des Grands-Augustins. — Chaque volume, prix : 2 fr.



## ADOPTÉE

« Ici, le bon Dieu nous défend  
D'éloigner les fils qu'il nous donne,  
Pour eux, il nous dit de souffrir.  
Aussi, nous aimons mieux mourir  
Que de les céder à personne. »

H. VIOLEAU. (*L'Adieu de la nourrice.*)

I

« Bien chère amie,



tu me sais trop fidèle à notre amitié pour penser que je laisserai finir l'été sans aller te serrer la main et embrasser ma filleule. Tu sais aussi que mes instants sont comptés, et tu ne m'en voudras pas de ne te donner que quarante-huit heures. Donc, si je ne te dérango pas, non plus que M. Serfaille, nous vous arriverons jeudi, au train de quatre heures. Je dis : nous, car, cette fois, mon mari est libre de m'accompagner, et le fait avec le plus grand plaisir. Réponds-moi si nous pouvons nous mettre en route; nous sommes à Ostende depuis un mois, et regagnons Blandeneq pour y passer la saison des chasses.

« J'espère que tes enfants sont en vacances, et que je les verrai tous.

« A bientôt.

« Marquise d'HISTAL. »

M<sup>me</sup> Serfaille, assise dans la petite salle à manger de son habitation de Curgeon, entre deux corbeilles de linge qu'elle visitait soigneusement, tendit cette lettre à son mari, qui entra. Pendant qu'il la lisait, elle continuait méthodiquement sa besogne, avec ce soin consciencieux qu'elle apportait à tout ce qu'elle faisait, et dont on pouvait deviner l'habitude, rien qu'à la placidité sereine de son front, à la mesure de tous ses mouvements, au calme de son regard, appliqué à sa matérielle besogne. Sa vue éveillait de suite l'image d'une femme ordonnée en toutes choses, paisible, soumise à ses devoirs, résignée à sa destinée, quelle qu'elle pût être; une de ces natures à l'équilibre parfait, auxquelles manquent, peut-être, ces dons exubérants de l'intelligence ou du cœur qui le rendraient impossible, mais offrant, dans la somme de facultés intellectuelles et affectives qui leur est accordée, cette moyenne de ressources la plus apte à goûter et à donner le bonheur.

C'était bien là le lot de M<sup>me</sup> Serfaille : jeune fille sans fortune, ou du moins d'une position modeste, elle avait épousé, vers ses vingt ans, un homme d'un âge correspondant au sien, et d'une situation à peu près pareille, aussi bien sous le rapport du rang social que pécuniairement parlant. Ils s'aimaient et s'étaient mis en ménage vaillamment, entrevoyant, comme espérance d'avenir, l'amélioration que leur travail, leur ordre, leur économie pourraient apporter à l'état actuel de leurs finances, qui ne s'écrivait pas avec beaucoup de zéros !

M. Serfaille était remarquablement intelligent; il avait du courage, de l'énergie; si sa femme n'était pas à sa hauteur morale, elle possédait, du moins, le don très rare de savoir soutenir cette supériorité de sa faiblesse.

Appuyé sur son dévouement de toute heure, sa tendresse, ce bon sens naturel qui dictait les conseils qu'elle pouvait lui donner, M. Serfaille se sentait plus fort, et la part qui revenait à cette modeste et charmante femme, dans la réussite des affaires de ce ménage, était bien plus grande qu'on ne pouvait le supposer.

M. Serfaille était un campagnard; la vie des champs, qui, sauf les années de collège, avait été la sienne, lui avait semblé offrir de suffisantes ressources pour occuper son activité et lui fournir la rémunération de ses efforts. Il faisait de l'agriculture en grand, ainsi qu'on le pratique dans ces riches contrées du nord de la France, où, grâce à la fertilité du sol, elle parvient encore (alors qu'ailleurs elle n'offre qu'un dérisoire revenu) à créer des fortunes, ou tout au moins à les conserver et à les améliorer.

L'existence de M. et de M<sup>me</sup> Serfaille s'écoulait donc dans le labeur assidu d'une importante culture industrielle, mais aussi dans le calme, dans la paix profonde de la campagne.

La famille leur était venue, nombreuse, et des gens, moins chrétiens, eussent trouvé peut-être que c'était trop de bénédictions, mais eux, pleins de foi en la Providence, accueillaient chaque naissance avec un sourire. Leurs cœurs s'élargissaient pour faire, au nouveau venu, sa part de tendresse, sans frustrer les autres, et le bébé de quelques mois qui, à quelques pas de M<sup>me</sup> Serfaille, dormait sous le rideau de mousseline de son berceau, n'était pas, bien que le septième enfant, le moins aimé de tous.

Cependant, M. Serfaille avait lu la lettre de la marquise d'Histal, et la rendait à sa femme :



— Eh bien, lui dit-il, te voilà contente, tu vas la revoir, ta chère amie ?

— Oui, répondit la jeune femme doucement, je suis très contente; pense qu'il y a deux ans que je ne l'ai embrassée ! Et elle est, tu le sais, non seulement ma meilleure, mais à peu près ma seule amie.

— Oui, tu n'as guère eu le temps, avec ta vie occupée, d'entretenir tes relations de jeune fille, et tu les as peu à peu perdues, mais celle-là te reste, très fidèle; c'est beau, avec la différence de vos situations !

— En effet, et je devrais en savoir gré à Odile, mais, croirais-tu que je n'y pense même pas ? Elle est toujours, pour moi, non l'élégante marquise d'Histal, mais la chère compagne de mes années de pension, la petite amie auprès de laquelle j'ai grandi; et, lorsque je la retrouve, je ne vois pas sa robe de soie, qui devrait m'éloigner d'elle, je crois encore coudoyer la modeste pèlerine d'uniforme qu'ainsi que moi elle portait au couvent.

— C'est grâce à cette heureuse illusion que tu la reçois sans gêne, sans embarras, dans notre modeste intérieur, si différent du luxe qui lui est familier.

— Oui, répondit M<sup>me</sup> Serfaille, je n'ai pas cet amour-propre qui me ferait souffrir de notre médiocrité en face de son opulence. Nous sommes nées à des échelons différents de la société, son mariage en a mis un de plus entre elle et moi. Je n'ai pas à m'en plaindre, puisque notre amitié n'a point subi cet éloignement; et puis, vois-tu, Charles, je ne l'envie pas, elle a sa fortune, mais nous avons nos trésors...

Et se levant pour aller au berceau, où la petite Juliette, s'éveillant, le témoignait par un gazouillis joyeux :

— Crois-tu qu'elle ne paierait pas d'un ou de plusieurs de ses millions un ange comme celui-là ? fit M<sup>me</sup> Serfaille, qui se pencha pour embrasser la mignonne.

— Il est vrai qu'il manque un enfant à son bonheur, mais il ne lui manque guère que cela, fit Charles Serfaille.

Et il soupira... Il était plus ambitieux que sa femme, non pour lui, mais pour les siens, qu'il aimait fort. Il attachait à l'argent ce prix que lui donnent les travailleurs qui le gagnent à la sueur amenée sur leurs fronts par le labeur physique ou moral. Il avait sans cesse, devant les yeux, ce but très louable de laisser après lui tout son jeune monde dans de bonnes situations acquises par son travail d'abord, puis par le leur; et, malgré la confiance un peu orgueilleuse qu'il avait en son courage, en sa puissance d'action, en sa valeur intellectuelle, à certains jours de lassitude, l'inquiétude, comme une ombre, passait sur son esprit.

C'est alors que le rôle de sa douce épouse commençait. Elle avait foi en Dieu d'abord, en son mari ensuite; elle ne doutait pas plus de l'un que

de l'autre, et, avec ces deux protections, l'une divine, l'autre humaine, l'avenir de ses enfants ne la préoccupait pas. Aussi, lorsqu'elle sentait une défaillance atteindre l'âme vaillante de M. Serfaille, elle devenait d'autant plus forte pour l'en relever que sa confiance, à elle, restait inébranlable.

Et elle était ainsi, vraiment, le bon ange de son époux. Du reste, s'ils étaient chargés d'enfants, ils étaient bénis en eux; on ne pouvait rêver une plus charmante petite famille. L'aîné, Alexis, avait treize ans; au collège, depuis deux années, il donnait toute satisfaction à ses maîtres et à ses parents, aussi bien par ses facultés hors pair que par sa conduite.

« Lui, c'est son père », disait M<sup>me</sup> Serfaille, avec le double orgueil de la mère et de l'épouse.

La fillette de onze ans, qui venait ensuite, était sa mère, elle, avec le charme pénétrant du sourire infiniment bon, la caresse du regard tranquille et doux.

La troisième, on n'eût su à qui en faire honneur; elle ne rappelait ni son père ni sa mère, mais elle était déjà, à huit ans, délicieusement jolie.

Sa marraine avait été la marquise d'Histal, et Jeanne Serfaille disait, en riant, à son amie :

— Tu es donc la fée des anciens contes que tu as mis dans le berceau de cette enfant tous les dons que tu as reçus en partage ? Je ne puis dire qu'elle te ressemble, mais elle promet d'être belle et intelligente comme toi.

Ce rapprochement flattait la marquise d'Histal; elle qui n'avait point eu d'enfant, et qui ne s'en consolait pas, trouvait un plaisir très grand dans ce semblant de maternité, dont sa filleule lui donnait l'illusion, et elle était fière de sa précoce gentillesse, comme si elle lui eût appartenu réellement par les liens du sang les plus étroits. Lorsqu'elle avait occasion de la revoir, c'étaient des effusions de tendresse, des caresses, des gâteries sans fin; mais la destinée de la marquise l'amenait peu à Curgeon.

M. d'Histal, qui faisait partie de la Représentation nationale, occupait dans le monde politique un rang élevé qui le retenait presque toujours à Paris. Là-bas, la vie mondaine de la marquise l'absorbait beaucoup et, alors, la chère filleule disparaissait un peu de sa pensée, sinon de son cœur.

Pourtant, chaque fête, le Jour de l'an, l'anniversaire de naissance, le patron, Sainte-Catherine, la Noël et les œufs de Pâques étaient une occasion d'envoyer à Curgeon de généreux cadeaux. Et quand M<sup>me</sup> d'Histal revoyait Nadine (elle avait ainsi nommé sa filleule), elle était tout de suite reprise par son charme enfantin, qu'augmentait encore, à ses yeux, le regret, avivé par la présence de cette enfant, de la maternité qui lui était refusée.

Aussi lorsque, quatre jours plus tard, le modeste omnibus de famille, confortablement attelé de deux vigoureux postiers, fut à la gare voisine



chercher M. et M<sup>me</sup> d'Histal, le premier mot de celle-ci, descendant de son coupé avec l'aide de M. Serfaille, venu au-devant d'elle, fut-il :

— Et Nadine ?

Sur l'assurance que Nadine allait à merveille et se réjouissait de voir sa marraine, la marquise traversa la gare, sans prendre souci de l'ébahissement des employés, qui n'avaient pas l'habitude de voyageurs de cette élégance.

Ce n'était pas que M<sup>me</sup> d'Histal eût une toilette exagérée, mais la correction de son costume de voyage prenait de l'élégance de celle qui le portait, une note bien faite pour attirer l'attention. Elle était de grandeur moyenne; les épaules et les hanches, développées, faisaient valoir l'irréprochable rondeur d'une taille invraisemblablement mince. Ses cheveux, abondants et naturellement blonds, avaient pris, sous l'habitude du henné, une teinte dorée absolument anormale, qui sollicitait le regard et faisait un cadre avantageux au visage régulier. Les traits fins, mais un peu fatigués, accusaient quelques plis très légers, s'estompant autour des paupières, sous l'impalpable couche de poudre de riz qui blanchissait le teint, déjà fort net par lui-même. Le nez était un peu long, mais la naissance des cheveux, relevés au milieu et largement ondulés, révélait un front d'un dessin parfait. La bouche était petite, spirituelle, un peu trop rouge peut-être, comme les cheveux étaient un peu trop dorés, grâce à des artifices du même genre, mais les lèvres pourpres enchâssaient bien des dents irréprochables. Les yeux bleus semblaient plus clairs sous le voile des cils assombrés à plaisir, et le cou, mince et long, dont la blancheur transparaissait sous le voile de gaze enroulé, portait fièrement la jolie tête dans une attitude de souveraine.

Le marquis d'Histal suivait : grand, fort, un peu chauve, une longue et épaisse moustache d'un roux violent coupait sa figure aux grands traits, largement dessinés, revêtus de la pâleur particulière à cette même nuance de cheveux. Ses yeux bleus, froids, très muets, ne laissaient pas deviner la pensée, et pourtant, on sentait, en voyant M. d'Histal, que ce n'était point là un homme ordinaire, quant à l'intelligence et à la résolution. Mis avec la dernière recherche, une rosette de diverses nuances étoilant la boutonnière de son veston, non moins que sa femme, il attirait l'attention.

Une femme de chambre, encombrée d'élégants sacs de voyage, fermait la marche.

M. Serfaille précédait ses visiteurs, malgré lui un peu gêné de leur luxe, si différent de sa mâle simplicité. Il ouvrit la porte de la voiture à M<sup>me</sup> d'Histal.

— Si vous voulez monter ? lui dit-il. Vous me pardonnerez de vous laisser seule ; je n'ai pas assez de confiance en mon domestique pour lui abandonner les rênes ; il ramènera vos bagages.

Puis, lestement, avec la virile souplesse de ses

membres robustes, habitués à tous les exercices du corps, il gravit le siège élevé.

— Mais je vais vous tenir compagnie, fit le marquis avec sa courtoisie parfaite.

Et, malgré les protestations un peu timides de M. Serfaille, il escalada à son tour le siège, mais beaucoup moins facilement, tandis que la marquise s'installait dans l'intérieur de la voiture et que la belle femme de chambre faisait une moue très significative devant la rustique charrette où l'on chargeait les malles, et dans laquelle sa maîtresse lui avait enjoint de prendre place.

Une demi-heure après, on était à Curgeon.

Une étrange demeure que celle des Serfaille ; elle leur venait de famille ; c'était là que le père de M. Serfaille était né, avait vécu, était mort ; et la maison restait chère à son fils par tous les souvenirs qu'elle recélait. Après une longue route bordée de peupliers, sorte d'avenue entre de verts pâturages, on entra dans l'enceinte circulaire de la cour de ferme, au fond de laquelle était l'habitation et où s'ouvraient, à droite et à gauche, les écuries et les étables, les vastes granges, bourrées de moissons à cette heure, et les hangars abritant les instruments aratoires et les batteuses au repos.

Lorsqu'on était entré dans la maison, cet aspect vulgaire changeait. Le vestibule, qui la traversait de part en part, laissait un corridor étroit courir le long de la cour ; les appartements s'éclairaient tous du côté opposé. Là, par les fenêtres et les larges portes donnant accès à une étroite terrasse, on ne voyait que de l'eau, l'habitation ayant été construite sur une sorte de presqu'île s'avancant dans un de ces larges étangs, très profonds, alimentés par des sources d'eau vive, qu'on trouve fréquemment dans les régions du Nord, où on leur donne le pittoresque nom de *clairs*. Ils ont été, au début, creusés pour l'extraction de la tourbe ; les sources, alors, y ont jailli et ont pris possession du domaine, qu'elles n'ont plus abandonné.

L'étang, qui entourait aux trois quarts la ferme de Curgeon, laissait un espace d'au moins quinze mètres entre elle et l'autre rive, sur laquelle s'étendaient à perte de vue de longues pelouses marécageuses, où paissaient de tranquilles troupeaux ; l'horizon coupé seulement par quelques peupliers d'Italie, jetés ça et là, disséminés comme par un caprice du hasard.

Une luxuriante végétation avait envahi les bords de l'étang, que tapissaient les roseaux aux feuilles élégantes et aux panaches sans cesse en mouvement, tandis que des nénufars voilaient, par endroit, le miroir de sa surface de leurs larges feuilles glauques, qu'éclairait de temps en temps la pâleur d'une blanche fleur éclosée.

Entre la maison et l'exiguë terrasse, une allée bordée de fleurs de chaque côté : les unes se penchant vers la fraîcheur de l'onde, comme pour la boire, en cette chaleur d'août ; les autres, rosiers grimpants, chèvrefeuilles enlauceurs, vignes



vierges, aux tons vineux, s'attachant à la vieille maison, autour de laquelle ils montaient.

Et sur tout cela la paix d'un silence, troublé seulement par le rare mugissement d'un ruminant dans les gras pâturages d'en face, le coassement étouffé des grenouilles dans les herbes vertes du bord, le chant bref et perçant d'une fauvette à tête noire dans les roseaux, ou le roulement lointain d'un char de culture, là-bas, sur la route pavée.

M<sup>me</sup> d'Histal fut, comme chaque fois, conquise par la solitude et le calme de ce coin charmant. S'approchant de la fenêtre ouverte du salon, où son amie venait de l'introduire après les premières effusions :

— Dieu ! fit-elle, qu'on est bien ici ; ce repos, cette fraîcheur, c'est délicieux ! J'y retrouve l'impression que j'ai eue la première fois à Venise, en y arrivant. Vous ne trouvez pas, Frédéric ? dit-elle à son mari.

Celui-ci sourit un peu, très peu.

— Venise, pas précisément, dit-il ; mais enfin, la sensation de calme que donne ce paysage est vraiment exquise.

M<sup>me</sup> Serfaille, elle, riait franchement.

— Venise ! Ton imagination t'égare, ma chère ; je ne vois ici ni palais somptueux, ni mosaïques merveilleuses, ni gondoles, ni...

— Laisse, fit la marquise, riant à son tour, je m'entends ; et ma comparaison, qui te paraît saugrenue, est très juste, pourtant, par la similitude des sensations que j'ai éprouvées là-bas et ici... Mon Dieu ! continua-t-elle exaltée, quel rêve de vivre dans une île comme celle-ci, avec ses meilleurs amis, loin du monde, loin du bruit, loin de toutes les mesquines vanités, des puériles rivalités, des futiles préoccupations !...

— Odile, sérieusement, tu m'effrayes, reprit M<sup>me</sup> Serfaille avec sa délicate bonne humeur ; es-tu donc si changée, si revenue des jouissances de la vie, si éclairée sur la fragilité humaine ? Tu parles comme on prêche !

— Ne croyez pas un mot de ce qu'elle avance, fit le marquis avec un sourire indulgent à l'adresse de sa jolie compagne ; je ne dis pas avec vous, mais si Odile se trouvait seule huit jours, dans la solitude qu'elle semble envier aujourd'hui, elle aurait la nostalgie du Bois, la fringale des *five o'clock*, le regret immodéré de sa loge à l'Opéra, de ses bals et de ses *garden-parties*. Voyez-vous, il est absolument nécessaire à ma femme de monter à cheval le matin, de sortir en voiture l'après-midi, de rendre ou de recevoir des visites, de conférer avec son couturier ou sa modiste, fût-ce même par correspondance, d'entendre un acte de la pièce nouvelle et de faire, le soir, un tour de valse ; sans cela, sa journée est manquée.

La marquise sourit, avec un peu de mélancolie dans les yeux ; attirant sa filleule d'un geste brusque, elle la prit sur ses genoux, et l'embrassant fortement :

— Oui, c'est vrai, dit-elle, il me faut tout cela ; mais c'est parce que je n'ai pas mieux !...

## II

Les quarante-huit heures que la marquise d'Histal consacra à son amie passèrent comme un rêve. Leur intimité était vraiment surprenante, étant données l'inégalité de leurs conditions et la rareté de leurs rencontres. Il fallait que les racines de l'amitié qui les unissait, poussées dans la fraternité étroite du couvent, fussent bien vivaces pour qu'elle eût résisté aux dissolvants puissants de l'absence et des différences du niveau social. C'était à peine, pourtant, si ces dames s'écrivaient ; et la correspondance, qui a repêché du fleuve d'oubli tant d'anciennes affections, n'était pour rien dans la durée de la leur. M<sup>me</sup> Serfaille n'aurait guère trouvé le temps de prendre la plume, avec les multiples occupations de sa vie laborieuse, et les obligations mondaines de M<sup>me</sup> d'Histal ne lui laissaient pas plus de loisirs. Toutes deux se refermaient le cœur sur leurs sensations les plus intimes, de celles qu'on ne confie qu'à une personne au monde, l'éluë qui sait vous comprendre et vous encourager ; et, lorsqu'elles se revoyaient, elles le rouvraient pour répandre, en épanchements affectueux, tout ce qu'elles avaient caché, dans un repli de leur âme, d'absolument personnel et ignoré. A vrai dire, elles étaient réciproquement leurs seules confidentes. Il est rare que, même dans le ménage le plus uni, une femme dise tout à son mari ; il y a des subtilités de sentiments que les hommes ne comprennent pas, ou bien qu'ils dédaignent, et, devant cette impression qu'ils ne prennent pas la peine de cacher, leurs femmes, averties par leur instinct naturel ou par l'expérience, ne se laissent point aller à leur faire pénétrer certains coins de leur pensée. Il est rare aussi que l'on trouve une amie assez sûre pour les lui laisser connaître. Dans les meilleures affections féminines, une inévitable rivalité met obstacle, souvent, à la confiance ou à la sincérité. Cette rivalité était, de par la force des choses, nécessairement absente des rapports de la marquise d'Histal et de M<sup>me</sup> Serfaille : elles se trouvaient trop loin l'une de l'autre, sur l'échelle sociale, pour que, entre leurs destinées, même une comparaison fût possible ; et c'était peut-être le secret de cette grande intimité qui leur faisait échanger le récit de tous leurs actes, de toutes leurs impressions, de leurs craintes, de leurs espoirs, de leurs déceptions, de leurs désirs, de leurs projets, voire même de leurs rêves.

Ceux de M<sup>me</sup> d'Histal étaient, comme sa vie, assez frivoles ; ses succès mondains, ses toilettes, le train de sa maison, le choix de ses relations, ses voyages, ses ambitions à propos de la carrière politique de son mari, formaient le fond de sa con-



version, que le regret d'une maternité refusée venait seul parfois assombrir.

M<sup>me</sup> Serfaille parlait peu d'elle (elle n'en avait presque rien à dire), mais beaucoup de son mari, encore plus de ses fils et de ses filles.

Pour une femme sans enfants, l'avenir, lorsqu'elle approche de la quarantaine, est à peu près lettre morte; le sien est fini, et elle ne le voit point revivre autour d'elle en l'aurore de jeunes ans. Elle n'a aucune difficulté, aucun souci en perspective, mais non plus aucune joie jusqu'alors ignorée. Elle en a fini avec les promesses de la vie, elle a goûté à toutes les jouissances qui lui ont été offertes; maintenant, son horizon est fermé. Peu à peu, tout s'atténue en elle et autour d'elle, tout s'éteindra graduellement, sa jeunesse, sa beauté, sa puissance de sensations, et elle s'acheminera vers la tombe sans une de ces affections passionnées des mères, de ces sentiments poignants qui mettent un intérêt et un but jusqu'à la dernière heure d'une vie renouvelée dans la maternité.

Mais si la mère, au contraire, a toujours devant elle une perspective inconnue de joies ou de douleurs; si sa jeunesse fuit sans qu'elle la sente partir, puisqu'elle la voit reflourir autour d'elle sur les têtes adorées qui la lui ont prise pour l'avoir à leur tour; si sa beauté se fane sans qu'elle y prenne garde, les yeux fixés sur d'autres beautés qui perpétuent la sienne; si elle est mêlée jusqu'à la tombe à ce grand mouvement de l'existence, avec ses espérances et ses luttes, ses triomphes ou ses défaites, combien, pour elle, de préoccupations, de légitimes soucis, d'inquiétudes vagues ou définies, d'incertitudes anxieuses devant l'avenir, cet avenir dont les promesses, comme les menaces, sont déçues par chaque enfant de plus, dans les nombreuses familles?

M<sup>me</sup> Serfaille entretenait donc son amie de toutes ses maternelles pensées.

— Alexis travaille bien, lui disait-elle, parlant de son fils aîné; nous en sommes contents. Suzanne aussi est très raisonnable pour ses onze ans; ces enfants semblent avoir compris les sacrifices que nous nous imposons pour leur donner une éducation suffisante. Cette année, c'est le tour de Nadine; à la rentrée, nous la mettrons en pension.

— Nadine! interrompit M<sup>me</sup> d'Histal, y penses-tu; elle a huit ans!

— Je le sais, hélas! et j'eusse bien souhaité la conserver encore un peu, mais, que veux-tu? le temps me manque absolument pour m'en occuper, avec mes autres enfants et toute ma besogne de maîtresse de maison. Elle est trop libre pour son âge, et ne sait presque rien. Je répugne à l'envoyer, comme son frère Adrien, à l'école mixte du village. Je préfère donc faire abstraction de mon sentiment personnel, qui me rendra si pénible la séparation, et la mettre dans une maison où elle trouvera l'instruction dont la nécessité commence à s'imposer à son âge.

— Et tu vas la mettre?

— Avec Suzanne, chez les sœurs de la Providence de S...; c'est un pensionnat modeste, mais elles y sont très bien soignées.

— A S... tu n'y songes pas? fit M<sup>me</sup> d'Histal, toute révoltée.

— Pourquoi? dit M<sup>me</sup> Serfaille souriant de cette vivacité; Suzanne y est bien et, vraiment, je suis contente de la façon dont on l'élève.

— Cette façon est suffisante pour Suzanne, répondit étourdiment la marquise, mais pour Nadine, ma filleule!...

— Ta filleule est ma fille, répliqua très doucement M<sup>me</sup> Serfaille, et mes ressources ne me permettent pas le prix de pensions plus chères.

— Tu me laisseras bien, dit vivement la marquise, faire un peu la marraine, et user de mes droits; nous mettrons Nadine, si tu le veux bien, au Sacré-Cœur, et le prix de sa pension ne regardera que moi.

— Non, fit M<sup>me</sup> Serfaille très ferme, je n'autoriserais pas cette générosité.

— Ceci, interrompit son amie, toute contrariée, est une fierté très déplacée, laisse-moi te le dire.

— Ce n'est pas de la fierté, fit sincèrement la bonne mère; j'accepte de toi, pour Nadine, tant de cadeaux, que, malgré l'importance de celui que tu me proposes, je ne l'eusse pas refusé plus que les autres; mais il convient que cette enfant ait une éducation en rapport avec sa position.

— La position de ma filleule ne sera pas si précaire, tu peux m'en croire... car, après moi...

— Allons, fit M<sup>me</sup> Serfaille, l'interrompant à son tour et riant, tu vas te mettre à mort, à présent, pour faire un legs à Nadine.

— Je puis la doter, répliqua la marquise, piquée.

— Je t'en prie, Odile, reprit affectueusement M<sup>me</sup> Serfaille, ne dispose pas de l'avenir, il ne t'appartient pas. Je ne doute pas de la sincérité de tes intentions, mais, pas plus qu'il ne t'est possible de faire de projets certains, il ne m'est permis de faire entrer tes généreux desseins en ligne de compte pour l'avenir de ma chère petite fille. Elle doit mener une vie modeste, il convient qu'elle y soit préparée...

— Une éducation soignée n'a jamais nui à personne.

— Si, répondit M<sup>me</sup> Serfaille, on prend involontairement, dans certains milieux, des exigences qu'on souffre ensuite de ne pouvoir satisfaire; puis, je veux pour mes filles, l'égalité; elles partageront la même existence, je tiens à ce qu'elles prennent le même chemin pour y arriver.

Et voyant que M<sup>me</sup> d'Histal était toute assombrie:

— Ne m'en veux pas, chérie, lui dit-elle, de te contrarier, toi si bonne pour moi; mon devoir m'impose de le faire.

La marquise n'insista plus, mais, dans les vingt-quatre heures qu'elle passa encore à Curgeon, on eût pu remarquer qu'elle embrassait plus souvent et



plus tendrement Nadine, et que, parfois, son regard attaché sur elle, devenait humide.

Suzanne aidait déjà un peu sa mère dans les soins du ménage, mettait le couvert, pour suppléer au service insuffisant d'une bonne inexpérimentée. Elle était gentille à voir, avec ce petit air sérieux et réfléchi que lui donnait la conscience de la besogne qu'elle accomplissait, sa modeste robe de toile bien simple, mais bien fraîche, protégée par un grand tablier de ménagère, ajoutant à son importance. Nadine, naïvement, l'admirait, dans ce sentiment habituel de respect des cadettes pour leurs aînées; et sa mère, voyant une lueur d'envie s'allumer dans ses yeux bleus, lui dit :

— L'an prochain, quand Nadine reviendra, aux vacances, elle m'aidera, comme Suzanne, dans la maison, à la cuisine, au jardin.

L'enfant sourit à cet espoir, mais la marquise d'Histal, qui se trouvait là, l'attirant près d'elle, prit dans une des siennes ses petites mains délicates, et caressant de l'autre une adorable chevelure d'or, cadre ravissant de sa délicieuse physionomie :

— Oh ! fit-elle très bas, à la cuisine, au jardin, à la basse-cour, une petite reine comme cela !... Non, ce serait un crime !...

Lorsque, le lendemain, le break, qui devait remmener M. et M<sup>me</sup> d'Histal, s'arrêta à la porte de la maisonnette, la marquise, faisant ses adieux à son amie, était plus émue que les autres fois.

— Quand te verrai-je, dit-elle à M<sup>me</sup> Serfaille, quand viendras-tu à Paris m'amener Nadine ?

— N'y compte pas, répondit M<sup>me</sup> Serfaille; il m'est, tu le sais, impossible de m'absenter; c'est à toi, qui es libre, de revenir bientôt.

— Tu me *prêteras* bien, une fois ou l'autre, ma filleule pour quelques jours ? fit la marquise, appuyant sur le mot.

— Oui, dit M<sup>me</sup> Serfaille, dans un an, à cette époque, nous arrangerons cela.

Elles se séparèrent, la marquise emportant avec elle une visible tristesse.

Montée en wagon, elle n'échappa point à son obsession, s'accouda dans un coin et ferma les yeux. Mais la contraction soucieuse de son front et de ses lèvres, bien loin de la détente de traits particulière au sommeil, ne pouvait laisser croire qu'elle dormait.

— Chère amie, lui dit son mari, vous semblez préoccupée ?

— Préoccupée, non, triste, plutôt, répondit-elle.

— Et pourquoi ?

— J'envie Jeanne Serfaille.

— Franchement, ma chère, il n'y a pas de quoi; vous voyez-vous dans une situation semblable à la sienne ?...

— Elle a des enfants, elle...

— Ma pauvre amie, il me semble que, depuis quinze ans, vous devriez avoir pris votre parti de cette lacune dans votre vie.

— Eh bien ! non, je ne l'ai pas pris, et, maintenant, moins que jamais. Tant qu'on est jeune, on est égoïste, on vit pour soi, on ne s'occupe que de soi, puis on s'amuse, on s'étourdit, on ne pense pas; mais quand vient l'âge mûr, lorsqu'on voit le temps démolir peu à peu cet individu physique qui fut votre seule préoccupation, votre idole; quand vous vous rendez compte que votre horizon est fermé, que tout ce qui vous était jouissances ne sera bientôt plus que déboires, on souffre, et cruellement, je vous assure, de n'avoir aucun espoir où rattacher le but de sa vie, aucune pensée pour vous distraire des déceptions de votre propre amoindrissement, aucun prétexte de s'affectionner, de se dévouer, de se sacrifier, aucune tendresse juvénile pour réchauffer votre cœur qui s'engourdit.

— Décidément, ma chère, fit le marquis, roulant une cigarette, le séjour de Curgeon ne vous vaut rien; l'autre jour, vous ne vous consoliez pas de ne point vivre dans la paix d'une île déserte; aujourd'hui, c'est de ne pas avoir d'enfant, de vous sentir avancer dans la vie. Il n'y a malheureusement rien à faire contre ces deux dernières infortunes; habiter l'île déserte, mon Dieu, si vous y teniez absolument, on pourrait en essayer?...

— Vous plaisantez toujours !

— C'est pour vous ramener à la réalité. Il est très fâcheux, assurément, que vos vingt ans s'enfuient chaque jour et que vous n'ayiez pas d'enfant pour vous en consoler, mais, comme à cela, je ne sais pas de remède...

— Il y en a un, pourtant.

Le marquis interrogea sa femme du regard.

Et elle, un peu rouge, dit très vite :

— Il y a des gens qui déplorent de n'avoir pas de famille; il y en a aussi qui en sont trop chargés, non pour leur cœur, mais pour leur bourse... alors, il est possible, parfois, d'arranger les choses, d'alléger le fardeau d'honnêtes gens, et de se créer une descendance... factice.

— Je vous vois venir, une adoption... un loqueteux quelconque que vous irez chercher dans un hospice ou une mansarde, et qui vous apportera le germe de tous les vices de ses ascendants inconnus, si bien, qu'après lui avoir prodigué soins et affection, il se trouvera, quelque jour, que vous aurez réchauffé un serpent dans votre sein; je vous en prie, ma chère Odile, ne songez pas à cela...

— Je ne songe pas à un loqueteux ni à un inconnu... mais si c'était quelqu'enfant appartenant à une famille dans laquelle les qualités, les vertus, même, sont héréditaires, si cet enfant, à défaut des liens du sang, vous appartenait par ceux d'une parenté spirituelle...

— Quoi ! fit le marquis stupéfait, vous songez à adopter Nadine ?

— Oui, répondit M<sup>me</sup> d'Histal, très émue.

Et, les yeux pleins de larmes sincères, elle commença son plaidoyer.

Si, entre mille et mille, il leur avait été donné





de choisir une fille, en auraient-ils rêvé une plus charmante que cette enfant, douée d'une beauté idéale, d'une vive intelligence, d'une robuste santé, et de sentiments dont l'atavisme répondait pour elle, avec un père et une mère comme les siens.

— Je ne nie pas qu'elle ne soit charmante, répondit le marquis d'Histal au bout d'un instant; mais, en écartant même toute autre considération, pensez, chère amie, de quelle chaîne vous allez entraver votre indépendance! Un enfant! c'est de la joie peut-être, c'est du souci encore plus. Nadine, aujourd'hui, sera pour vous un délicieux joujou, mais elle grandira; avec l'âge, vos obligations envers elle augmenteront, vos responsabilités aussi, et encore vos difficultés sans doute. C'est une grosse affaire que l'éducation d'une jeune fille; admettant même que vous n'y trouviez que des roses, les épines, tôt ou tard, auront leur tour. Quand vous aurez fait de Nadine une jeune personne accomplie, que vous serez à même de jouir de vos sollicitudes et de vos peines, un monsieur quelconque se présentera, qu'elle vous préférera, épousera, qui vous l'enlèvera, vous remplacera dans ses affections, et vous resterez plus seule qu'auparavant... Non, voyez-vous, il faut être une vraie mère pour supporter, sans faiblir, l'épreuve du mariage d'une fille adorée. Ne passez donc pas dix années à vous préparer cette tristesse, qui vous a été épargnée.

— Ce ne sera pas une tristesse pour moi, répliqua la marquise; après avoir été mère, je serai grand'mère, je connaîtrai ainsi, en double, le plus puissant des sentiments, dit-on.

M. d'Histal essaya encore d'objecter plusieurs arguments, que sa femme réfuta comme les premiers.

— Et puis, conclut-il enfin, les Serfaille ne voudraient pas.

— Si, répondit la marquise, l'avenir de leurs enfants les préoccupe justement. Celui de Nadine sera, avec moi, brillamment assuré; ils l'aiment trop pour ne pas faire taire leur sentiment personnel devant l'intérêt de cette enfant.

— L'avenir de Nadine brillamment assuré! fit remarquer le marquis. N'allons pas si vite, vous ne pouvez pas l'adopter.

— Je ne puis pas?

— Ni moi non plus; nous n'avons ni l'un ni l'autre cinquante ans.

Et le marquis expliqua à sa femme que la loi ne permettait pas l'adoption, à moins d'avoir cinquante ans d'âge, et que l'enfant ait lui-même vingt et un ans révolus.

— Alors, comment faire? fit M<sup>me</sup> d'Histal, qui se cabrait à chaque contrariété.

— On pourrait prendre l'enfant en échange d'un engagement souscrit à ses parents de l'adopter dès que la loi l'autoriserait.

— Et puis, on pourrait tester en sa faveur.

— L'adoptant ou devant l'adopter, ce serait inu-

tile; l'enfant adoptif a les mêmes droits que l'enfant propre.

— Nous ferons ainsi, dit M<sup>me</sup> d'Histal, tout à son idée fixe.

— Attendez, fit son mari, souriant, vous ne pouvez vous passer de mon consentement.

— Vous ne me le refuserez pas?

— Si, répondit le marquis avec fermeté, car ce serait nous embarquer dans une aventure qui nous laisserait bientôt regretter notre vie paisible.

— Et incolore, stupidement incolore.

— Incolore, soit, je n'insiste pas, je laisse au temps et à la réflexion le soin de vous détourner de cette folie.

### III

Comme il est écrit que ce que femme veut, Dieu le veut, quinze jours plus tard, M. Serfaille recevait une lettre de la marquise d'Histal, lui demandant de lui donner Nadine pour toujours...

Cette communication le troubla profondément; il aimait beaucoup tous ses enfants et, à première vue, l'idée d'en abandonner un, en quelque sorte, le révolta. Mais c'était un homme chez lequel le raisonnement, s'il ne primait pas les instincts du cœur, en étouffait la voix; et la première rébellion de son sentiment intime réprimée, il se demanda s'il lui était bien permis de repousser, au nom de sa fille, l'avenir plein de promesses qu'on lui offrait.

Pour lui, c'était la tristesse de la séparation, de l'abandon moral, l'amertume du sacrifice. Mais, pour l'enfant, c'était plus que l'espoir, la certitude d'une vie facile, brillante, heureuse, d'une de ces existences de joie qui semblent un perpétuel sourire, où toutes les difficultés sont aplanies, toutes les jouissances accessibles, par ce puissant moteur qui s'appelle la fortune.

Certes, M. Serfaille avait l'espérance de parvenir à élever ses enfants dans cette aisance relative qu'apporte le travail quotidien, de leur donner, à tous, une éducation modeste, mais suffisante, et de les mettre en état de se faire une position quelconque, leur permettant de subvenir à leurs besoins. Mais c'était là toute l'ambition qui lui était permise. Et, fût-elle même strictement réalisée, il prévoyait bien des heures difficiles, bien des luttes, bien des soucis. Ses fils se tireraient toujours d'affaire, mais ses filles, lorsqu'il faudrait les marier, sans dot? On devrait en passer par là, puisque le mariage est, dans notre pays et dans un certain rang social, la seule position à laquelle puissent aspirer les femmes; toute façon de se suffire à elles-mêmes, par un travail approprié à leurs ressources, leur étant interdite...

Et des filles, — M. Serfaille les comptait mentalement, évoquant le souvenir des charmants minois



roses, resplendissants de santé, — des filles, M. Serfaille en avait quatre : Suzanne, Nadine, Lucie, qui avait cinq ans, et Juliette, le cher bébé, la dernière venue, dont les vagissements, à ce moment même, arrivaient jusqu'à lui, entremêlés de la mélodie berceuse que lui chantait, pour l'apaiser, la voix très claire et très douce de Suzanne. Que deviendraient-elles, toutes ces chéries ? Avec leurs parents, elles seraient heureuses ; M. Serfaille savait leur affection, à sa femme et à lui, assez puissante pour embellir, réchauffer, égayer le nid de la chère couvée ; mais plus tard, quand elles devraient le quitter ? Que de déboires, peut-être, les attendaient, de ces déceptions amères qui blessent le cœur plus qu'un fer meurtrier ! Elles seraient gentilles, bien élevées ; on les remarquerait, on le leur dirait, leur cœur parlerait, elles s'attacheraient à l'un, à l'autre, et, dans ce siècle, où l'argent de plus en plus régit tout, lorsqu'on les saurait sans dot, les époux s'envoleraient... Elles souffriraient alors cruellement, et leur père, leur mère souffriraient encore plus qu'elles-mêmes devant ce mal sans remède, qu'ils seraient impuissants à soulager.

Pour une d'elles, du moins, cet avenir, gros de menaces, pouvait se changer en un ciel serein. Mieux encore, celle-là partie, à l'abri des nécessités de la vie, ses sœurs en bénéficieraient et, quoique à un degré infiniment moindre, le changement de position de Nadine amènerait dans la leur une amélioration. Le partage entre quatre ne serait plus qu'entre trois, car M. Serfaille comptait donner à ses filles l'équivalent de tout ce que lui coûterait l'éducation qui mettrait ses fils à même de se suffire complètement.

Pour Nadine, comme pour Suzanne, Lucie et Juliette, la proposition de la marquise d'Histal était donc notoirement avantageuse.

Cela, c'était le point de vue matériel.

M. Serfaille examina ensuite, avec la même attention, le côté moral. Certes, il n'eut jamais confié sa fille au premier venu, même pour assurer sa fortune, car il estimait justement qu'une bonne éducation est un trésor sans prix, une véritable richesse dans la vie ; mais M<sup>me</sup> d'Histal n'était pas « tout le monde ». C'était une femme très bonne, très intelligente, sincèrement chrétienne et de sentiments élevés : la meilleure amie de M<sup>me</sup> Serfaille ; leur intimité était la résultante de bien des similitudes de cœur et d'esprit. Elevée par M<sup>me</sup> d'Histal, Nadine le serait donc dans les idées de sa mère, puisque ces dames avaient les mêmes, au moins dans le domaine des importantes questions...

Restait un autre point :

Nadine ne souffrirait-elle pas de quitter son père, sa mère, qu'elle aimait si tendrement ; et ses frères, ses sœurs, auxquels elle était très affectueusement unie ? Cette question, M. Serfaille n'hésita pas un instant à la résoudre négativement. Nadine avait huit ans, l'âge des passagères impressions,

des fugitifs attachements, ressentis plutôt que raisonnés, subis plutôt que voulus, qui ne résistent pas à l'influence prépondérante du temps et de l'absence. La source des larmes du cœur n'était point encore ouverte en elle ; les autres, on les sécherait bien vite, avec un joujou, un voyage, une distraction quelconque. Sans doute Nadine, M. Serfaille l'espérait ainsi, n'oublierait pas ses parents, mais elle y penserait sans amertume, pour les revoir avec joie et les quitter de nouveau sans déchirement.

Qu'on la mit en pension, elle serait tout aussi éloignée de sa famille, car si M<sup>me</sup> d'Histal la demandait « pour toujours », ce qui était un bien grand mot, son père, la donnant, réclamerait qu'on la lui ramenât plusieurs fois chaque année.

De déduction en déduction, M. Serfaille en arriva à conclure que le seul empêchement raisonnable à l'adoption de Nadine était ce qu'il souffrirait, lui, ce que souffrirait sa femme d'une séparation, après tout plus effective que réelle, mais que les mots d'abandon et d'adoption rendaient particulièrement dure. Et, pourtant, ne doit-on pas se sacrifier à ses enfants, le devoir n'est-il pas de faire passer leur bonheur avant le sien propre, et n'est-il pas commandé à un père, à une mère de mettre le pied sur tout sentiment qui, en leur donnant une satisfaction, nuit au bien physique ou moral de leur enfant ?...

Cette pensée domina toutes les autres chez M. Serfaille ; il crut sincèrement, en cédant sa fille aux d'Histal, accomplir un acte d'abnégation, qu'il jugea tel parce que cet acte lui coûtait, et, formellement décidé à ne pas le retarder, il vint trouver sa femme, avec une décision irrévocablement prise.

Elle, la mère, se révolta. Donner sa fille, oh ! jamais ! jamais ! Pas plus celle-là qu'une autre ! Elle les aimait également... Non, aucune, aucune ne la quitterait ; elle aurait toujours un morceau de pain à partager avec elles ; ne l'eût-elle plus, un jour, tant pis, on travaillerait, mais se séparer d'un de ses enfants, jamais !

M. Serfaille s'attendait à cette opposition, elle ne le déconcerta pas ; il en laissa passer la violence, comme on fait d'un orage, sans s'opposer à son déchaînement. Mais plus tard, le lendemain, il revint à la charge adroitement. Il ne disait pas : « Si tu donnes Nadine », mais : « Si tu avais consenti à donner Nadine, elle aurait eu telle douceur, tel avantage », cela, comme si le refus avait été chose exprimée.

M<sup>me</sup> Serfaille s'y laissa prendre ; elle eut un ou deux regrets de la résolution qu'elle croyait définitive, un involontaire soupir devant l'image que son mari présentait parfois à ses yeux, d'une Nadine instruite, jolie, riche, faisant un beau et bon mariage. Mais, toujours, elle repoussait la tentation d'un mot : — Ce n'était pas possible !

Peu de jours après, elle se mit à raisonner son refus.



Si on avait donné Nadine, elle n'eût pas été élevée comme ses sœurs ; l'union parfaite de la famille eût été rompue.

— Oui, répondit M. Serfaille ; mais, avec une position plus brillante que ses sœurs, Nadine eût pu leur venir en aide dans l'avenir, sinon pécuniairement, du moins par ses relations, son influence ; pour les garçons, cela aurait même pu être très précieux.

— M<sup>me</sup> d'Histal ne manquait ni de cœur ni d'esprit, disait encore M<sup>me</sup> Serfaille ; c'était, au contraire, la plus intelligente, la meilleure des femmes : délicate, distinguée, généreuse ; certes, elle était pleine de qualités, mais elle était frivole ; si elle avait élevé Nadine de cette manière !

— N'a-t-elle pas de solides principes religieux ? interrompait M. Serfaille. Tu m'as dit cent fois, que tu avais toute confiance en elle sous le rapport moral. Que lui reprocher alors ? D'aimer le monde, la toilette ? Dans sa position, ces défauts n'en sont pas. Il serait très dangereux d'envoyer Nadine chez elle, même temporairement, car elle nous rapporterait des goûts, des désirs, des habitudes au-dessus de sa condition. Tandis que, si elle avait été la fille adoptive, l'héritière de M<sup>me</sup> d'Histal, tout cela aurait été sans importance, le remède étant à côté du mal, si mal il y avait eu !...

Lorsque M. Serfaille vit que sa femme en était arrivée à discuter les avantages de l'adoption de Nadine, il ne douta plus du succès de la partie qu'il jouait, avec beaucoup d'adresse et de courage, mais non sans une secrète tristesse, dont il surmontait de son mieux l'impression. Il lui en coûtait déjà d'éloigner son enfant, et c'était, pour lui, une double amertume d'être forcé d'amener, par tous les moyens, sa compagne à y consentir. Seulement, il voyait là un devoir, et ne s'y dérobait pas.

Ce fut même ce dernier argument qu'il fit valoir pour emporter l'acquiescement de sa femme.

Où était le bonheur, le vrai bonheur de Nadine, la sécurité de son avenir ? N'était-ce pas dans la position inespérée que sa marraine lui offrait ? Et ne devait-on pas nommer égoïsme la tendresse toute personnelle qui la leur faisait repousser ? Il en coûterait cruellement, sans doute, de donner cette petite, mais elle, trop jeune, ne serait pas éprouvée par la séparation, eux seraient seuls à souffrir. Et si ce sacrifice était nécessaire à la félicité de l'enfant, devait-on le lui refuser ? Une bonne mère devait elle même hésiter à le faire ?

Vaincue, mais déchirée, M<sup>me</sup> Serfaille dit enfin ce *oui* qui lui prenait sa fille. Elle y apporta toutes les atténuations possibles : elle reverrait souvent son enfant, elle n'entendait point abandonner sur

elle ses droits moraux, voulait être consultée pour son éducation aujourd'hui, son mariage plus tard ; elle la prêtait, mais ne l'abandonnait pas ; ce serait toujours sa fille, sa fille chérie, comme les autres ; elle conserverait sur elle son autorité, son influence et, de loin comme de près, la suivrait, s'intéresserait à elle avec la même tendre sollicitude.

Ces exigences n'inquiétèrent pas plus M. Serfaille que M<sup>me</sup> d'Histal. Elle acquiesça à tout ce qu'on voulut, s'en remettant au temps et aux circonstances de la délier de celles de ces promesses qui étaient trop excessives, et d'annuler tous les espoirs irréalisables de son amie.

Huit jours plus tard, elle vint chercher Nadine !

Le moment de la séparation devait être terrible ; pour en atténuer le déchirement, M. Serfaille exigea de sa femme que, seule avec lui, elle sût que cette absence serait sans terme. La pauvre mère, refoulant ses larmes, y consentit, pour épargner une peine à l'enfant chérie qu'elle laissait aller chercher, loin d'elle, toutes les joies de l'opulence.

Nadine crut donc partir pour passer quelque temps chez sa marraine, avant d'entrer en pension, et s'en fut, le sourire d'un prochain revoir sur les lèvres. Ses frères et sœurs la quittèrent dans ce même espoir.

Lorsqu'elle fut montée dans le wagon avec sa marraine qui, exultante de joie, l'emportait comme en triomphe, et que le train s'ébranla, M<sup>me</sup> Serfaille, jusque-là immobile sur le quai, pâle, sans voix, sans larmes, sentit au plus profond d'elle-même le déchirement suprême de l'irréparable. Jusqu'à présent, un je ne sais quoi l'avait empêchée de croire à sa réalisation. Maintenant, ce n'était plus l'épouvante d'un fait à venir qui l'accablait, c'était l'accomplissement brutal de ce même fait, contre lequel elle ne pouvait plus rien. Subitement, un regret épouvantable la prit de ce qu'elle avait accepté librement. Dans un geste de folie, elle tendit, vers le train qui s'éloignait, des bras raidis par l'effort soudain, comme si elle eût voulu le retenir ; un cri strident s'échappa de sa poitrine et elle tomba inanimée, la face contre terre, en appelant sa fille.

Hélas ! quand elle revint à elle, sa fille était bien loin, le panache de blanche fumée du train qui l'emportait n'était déjà plus dans les airs qu'un souvenir... Huit années de tendresse, de soins et de bonheur semblaient s'être évanouies avec lui.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)



# SAINT-MICHEL-EN-GRÈVES

SUITE ET FIN

XIV



ROLAND, réchauffé, reconforté, s'est installé, avec délices, dans sa même chambre du second.

La journée a fini bien vite auprès de la lampe et du feu; puis le diner en doux et gai tête-à-tête... Ils causent toujours : mille questions, mille souvenirs, mille détails...

L'heure les surprend brusquement :

— Onze heures !... Non, ce n'est pas possible. Je comptais si bien te laisser te reposer un peu avant la messe, et partir moi-même en avant pour trouver le recteur.

— Je ne suis pas fatiguée du tout; et toi, tu as bien le temps. Vous autres hommes, vous avez tous les privilèges. On renverrait une pauvre femme qui se présenterait ainsi à onze heures et demie, tandis qu'un de vous, fût-il minuit moins cinq, minuit sonné, on vous recevra à bras ouverts.

— Nous avons tant besoin qu'on ne nous décourage pas !

— Attends-moi donc pour partir; ton bras ne sera pas de trop. Yvon poussera mon fauteuil roulant jusqu'aux marches, mais, là, c'est toi que je réclamerai.

-- Avec bonheur ! Je te laisse. Fais-moi appeler quand tu voudras.

La neige avait cessé depuis quelques heures; les étoiles brillaient toutes scintillantes dans l'azur sombre où montait la volée des cloches.

Quelques silhouettes glissaient sans bruit dans la ouate du chemin, se rendant à l'église. En tête du petit groupe de Loguidy, le fauteuil d'Yvonne

n'était pas poussé par la main accoutumée du jeune jardinier. A la lueur indécise de quelques falots brillaient, de ci, de là, aux manches et à la casquette de son remplaçant, de petits galons d'or qui attireraient l'attention des braves gens.

Devant le portail de l'église, Roland se découvrit pour aider sa cousine. D'un coup (il l'enleva plus qu'il ne l'aida), elle fut en haut des marches de pierre.

— Merci ! jamais cela n'a été si facile. Tu me rejoindras à mon banc, ajouta-t-elle, en le voyant s'éloigner aussitôt.

Par une sorte de scrupule, il n'avait pas voulu entrer dans l'église, la jeune femme à son bras, mais cela lui était trop doux d'entendre à côté d'elle cette longue et poétique messe de la nuit pour ne pas se rendre à l'invitation de la retrouver.

Quelques minutes après, il était à genoux auprès d'elle, dans le vieux banc sculpté, où la douairière, marraine d'Yvonne, avait fait placer les armes des Estrées à côté des siennes propres.

— A quoi bon ? se dit Roland, en relevant machinalement la tête.

Et ce fut son seul nuage dans ces instants incomparables qui se gravèrent à jamais dans son cœur.

— Que me manque-t-il ? se répétait la partie la plus élevée de lui-même, pleine encore de la robuste foi de son enfance. Que me manque-t-il, venant d'entendre la messe ainsi ?... Et de l'entendre tout près d'elle ! — murmurait en même temps quelque chose de son cœur... Rentrer après cela dans les petites fadas de la vie, la routine de Paris, des obligations banales ?... Non ! D'ici, tout droit m'embarquer ! Partir loin, ne plus revenir jamais... ou être à elle pour toujours !...

Ils n'avaient pas échangé un mot pendant le retour de la messe. En rentrant, ils trouvèrent auprès du feu un petit réveillon préparé par les soins de la brave Soisie. Restait le bouillon à faire chauffer, le champagne à déboucher; ils ne voulurent de personne pour les aider, et s'amusèrent, comme des enfants, de tous ces petits détails. Cela leur rappelait Trégastel, leurs thés des après-midi pluvieuses, les punchs du soir, et, beaucoup plus loin encore, les *dinnettes* de Kerguirec.

— Trois heures ! Roland ! Y penses-tu ? Et mes



gens qui sont couchés ! Et ma ronde qui n'est pas faite !

— Je vais la faire pour toi.

Ils la firent ensemble ; lui, plaisantant doucement les habitudes de la jeune femme, qui secouait chaque serrure et chaque fenêtre pour s'assurer qu'elle fût bien close, soulevait chaque rideau, furetait partout.

— Tu devrais me promettre une chose, Yvonne ?

— Quoi donc ?

— De renoncer à ta ronde nocturne quand tu es seule. Si danger il y a, c'est beaucoup plus dangereux de faire ce que tu fais que d'aller tout droit t'enfermer dans ta chambre.

— Cherches-tu à me faire plus peur encore ? Que veux-tu dire ? En tous cas, ce soir, puisque tu es là, je n'ai pas peur du tout. Vrai ! ne continuons pas. Remontons.

Il l'éclaira, et l'aïda de son bras jusqu'à la porte de la grande chambre à coucher, où brillait une lampe.

— Merci, Roland. Mon genou m'interdit de veiller moi-même, comme je le voudrais, à ton installation. Il ne te manque rien ?

— Je suis trop bien : tu le sais !

## XV

Le jour de Noël, le recteur et le médecin dinèrent à Loguidy, où ils étaient souvent reçus, d'ailleurs, et toujours en amis. Tous deux avaient suivi et assisté Yvonne dans les dix années écoulées depuis les débuts si douloureux de sa vie nouvelle : son veuvage ; la naissance, le baptême rapide, et la mort du « petit » ; la longue, longue maladie qui avait suivi pour elle. Et tous deux admiraient profondément la simplicité si vraie de sa foi et de sa résignation, de sa charité, de sa douceur, de sa vie entière.

Roland trouva donc leur société tout à fait de son goût... à défaut du tête-à-tête qu'il eût préféré à tout ! Il les questionna un peu, les écouta bien davantage et les jugea hommes très censés et très sympathiques.

N'approchaient-ils pas tous deux Yvonne avec vénération ?

La sympathie est généralement réflexe ; le recteur avait été déjà conquis par le jeune officier à la messe de minuit. A la fin de la soirée, le docteur n'en était pas moins coiffé que le prêtre.

On fit un whist. Roland, qui détestait les cartes, s'y prêta pourtant avec entrain. Comme il s'apprêtait à faire « le mort » à la place d'Yvonne, et que celle-ci avait quelque peine à se lever :

— Ne bouge pas ! fit-il rapidement. Et, sans un effort, sans une secousse, il enleva à bout de bras le fauteuil et la jeune femme, et les replaça devant le feu.

— Bravo ! Si vous aviez à votre suite un porteur comme monsieur, ma chère petite malade, la Faculté vous permettrait immédiatement de prendre la clef des champs. En route pour Tours, demain !

— Si je vous prenais au mot, docteur, et si j'enlevais ma cousine ? Les Bossières m'attendent à Tours demain soir.

— Ce qui est dit est dit. J'étais effrayé de la voir partir seule avec une femme de chambre, et je la grondais pour son opposition à ce que son beau-frère vint la chercher. Vous serez bien raisonnables, par exemple ?

— Non, Roland, je ne veux pas t'encombrer d'un colis aussi gênant que moi. J'attendrai quelques jours encore ; je n'en suis plus à cela près !

— Et le 1<sup>er</sup> janvier ? La semaine prochaine ! Je serais si heureux de t'être bon à quelque chose ! Et Marthe sera si contente ! Pense à la joie des enfants. Laisse-toi faire !

— Laissez-vous faire, ma fille, appuya le recteur. Vous m'avez tellement battu au whist encore ce soir que je ne veux plus vous voir dans ma paroisse d'ici... longtemps ! Allons, couchez-vous de bonne heure, reposez-vous bien, et partez demain pour Tours.

Yvonne croyait rêver. Quand Roland revint d'accompagner ses hôtes jusqu'à la grille extérieure, elle s'élança au-devant de lui avec une joie d'enfant :

— Demain ? Partir demain ! Sortir de cette réclusion qui m'a semblé interminable ? Revoir les petits ? Et c'est à toi que je devrai tout cela !

La fidèle Soisie, épanouie du bonheur de sa maîtresse, lui prépara son petit bagage en un tour de main, et, le lendemain matin, tous les trois partaient pour la Touraine.

— Je ne pourrai jamais te dire, répétait, le soir, Yvonne à sa sœur, ce qu'il a été pendant ce trajet ! Quel compagnon parfait, quel appui de tous les moments, si gai, si gentil, si empressé et, en même temps, si discret ! Il me semblait toujours qu'il fallait le réclamer deux fois pour qu'il s'approchât une, et, cependant, il était toujours là dès que j'avais besoin de lui. Il a porté mon sac, mes couvertures, mon déjeuner, moi-même ! J'aurais vraiment pu me passer même de Soisie !

Marthe est assise auprès du lit de sa sœur. Elle l'écoute et sourit avec bonheur.

Elles causent longuement ensemble, et presque constamment de Roland. N'est-ce pas à lui qu'est due cette bonne surprise, cette réunion qui les rend tous si heureux ?

Marthe raconte, pour la dixième fois, dans les moindres détails : à quelle heure on a reçu le télégramme ; les cris joyeux des enfants, leurs préparatifs ; l'air de fête qu'a pris instantanément la maison.



Deux journées passent comme un éclair dans la charmante habitation qu'ont louée les Bossières à la sortie de Tours, et dont Marthe sait, par des prodiges, faire en toutes saisons un vrai bouquet de fleurs. Le maître de maison, un homme excellent qui ne voit que par sa femme, a fait aussi à Roland le plus cordial accueil. Il joint ses instances à celles de tous pour retenir le jeune homme.

— Voyons, Tréverzel, ne nous faites pas un coup pareil ! Toute la maisonnée est à vos genoux. Et vous parlez de nous lâcher le 30 décembre, sans même nous souhaiter la bonne année !

Quoi qu'il lui en coûtât, Roland fut inébranlable ; il voulait être avec son père pour le 1<sup>er</sup> janvier.

— Quand je pense, ne put-il s'empêcher de soupirer, qu'il ne m'en saura même pas gré ! Et Dieu sait le sacrifice que je lui fais.

Avant de partir, il causa longuement avec Marthe :

— Tu m'avais déjà compris... Et depuis plus longtemps que moi-même, peut-être ! termina-t-il en lui prenant les deux mains. Laisse-moi t'embrasser, et, entre ces deux mains-là, remettre ma cause tout entière.

— Tu as raison de t'ouvrir à moi, mon petit Roland ; c'est de tout cœur que je suis d'avance ton avocate et ton alliée. A moi aussi, ce serait là tout mon rêve... Mais, elle !...

— Ne me fais pas trop peur ! Qui peut lui parler, si ce n'est toi ! Essaie toujours. Ecris-moi vite un mot, qui me donne ne fût-ce qu'une lueur d'espoir ! Sinon ?... Sinon ? Mon Dieu ! je ne sais pas ce que je deviendrai !

## XVI

Marthe ne sait comment écrire à Roland. Elle a eût beau aborder le sujet aussi légèrement, aussi délicatement que possible, dès qu'Yvonne a compris de quoi il s'agissait, elle est devenue si effroyablement pâle, elle a crié d'avance son refus avec une angoisse si poignante dans la voix et dans le regard, que sa sœur s'est sentie incapable de poursuivre ou d'oser réitérer une allusion quelconque.

Elle en est toute triste ; aussi sincèrement triste pour elle-même que pour le coup qu'elle diffère de porter au jeune officier.

« Pauvre Roland ! Il ferait bien mieux de se rembarquer au plus vite, comme il en avait l'intention... C'est donc là tout ce que j'aurai à lui dire ?... Voyons, un peu de courage.

— Yvonne ! a-t-elle donc repris un jour, je t'en supplie, réfléchis au moins un peu. Il attend cette réponse comme un arrêt.

— Je t'en supplie aussi : plus un mot jamais de cela !

Oui, Marthe est consternée.

Elle ne s'attendait certes pas, du premier coup, à une issue favorable. Bien au contraire ! Mais elle ne croyait pas voir sa sœur, la douceur même, se défendre avec une violence aussi absolue et révéler un refus aussi profondément dur.

Ce n'est pas la première fois que l'on parle mariage à la veuve d'Henry d'Estrées. Et n'avait-elle pas jusqu'ici, simplement, doucement, souri à toutes les ouvertures qui lui avaient été faites ? Elle n'en écoutait même pas le détail ni la fin, on eût dit qu'il s'agissait d'une affaire sans intérêt, étrangère à elle-même.

Jamais elle ne s'est ni révoltée, ni fâchée ; sa douce indifférence a d'ailleurs découragé plus que tout le reste.

En réfléchissant à ces choses, en s'étonnant et en comparant, Marthe finit par tirer une lueur d'espoir de la violence même qui l'avait désespérée tout d'abord.

Elle attend patiemment ; elle guette un je ne sais quoi à surprendre et à écrire en réponse aux questions brûlantes qui virent dans les courtes lettres contenues de Roland.

— Lui as-tu répondu ? demande nerveusement Yvonne. J'ai hâte de savoir tout malentendu dissipé entre nous.

Elle écrit donc. Mais, comme elle possède toutes les ressources merveilleuses d'un tact de femme et d'un cœur de mère, ce premier coup porté à Roland, pour vrai qu'il soit, n'est pas irrémédiablement douloureux.

« Merci de tout ce que tu as fait pour moi. Merci de me dire la vérité malgré tout ! lui répond le jeune homme. Je ne puis cependant renoncer à l'espoir qui est devenu ma vie. Je ne suis pas phraseur, tu le sais : en perdant l'un, je perdrai l'autre ! Je le sens.

« Vois pourtant si je suis raisonnable, philosophe... sceptique (disons le mot) : je vais profiter d'une occasion d'embarquer, pour cinq ou six mois, et faire mon possible pour oublier !... Dis-le à Yvonne. A mon retour, quoi qu'il en soit, toi, tu me verras.

Quand Marthe montra à sa sœur la lettre de Roland, celui-ci avait déjà pris la mer.

Ce que cette lettre fut lue et relue, Yvonne seule eût pu le dire ! Elle qui avait cru détester sincèrement tout à coup celui qui aspirait à lui donner son amour, à prendre la place d'Henry, elle n'osait demander à sa sœur comment celle-ci avait atténué son refus ; elle se repentait d'avoir été si dure.

Pauvre garçon ! Lui faire tant de peine ! Moi ! N'étais-je pas déjà assez malheureuse ?

Elle sait par cœur ces lignes qui l'ont suivie dans son home solitaire, où elle se sent plus seule que jamais.

Bien sombres, en effet, les tristes journées monotones de l'hiver. Bien longues, les heures passées dans le petit salon, entre le portrait morne



d'Henry d'Estrées, drapé sur son cheval, la lampe aux lueurs roses de l'abat-jour, le métier au coin du feu.

Parfois, quand le vent siffle en courbant les cimes du bois, ou quand la neige silencieuse tombe fine et serrée, elle tressaille et s'arrête.

S'il entrait, comme à la vigile de Noël !

Une lueur plus rose que celle de l'abat-jour traverse son visage fatigué, et dans les photographies éparses autour d'elle, elle en fixe une.

Faite à Tours, en décembre, en même temps que celles des enfants.

La tête du jeune homme est droite, un peu relevée comme il la porte d'habitude ; le regard énergique, haut également, s'attache avec une douceur infinie. C'est bien lui, si fort et si bon !

Roland !

Elle murmure son nom. Ciel ! s'il revenait ! Oh ! non ! Jamais de la vie ! Mon Dieu, vous savez bien que je ne le veux pas ! Mon Dieu, délivrez-moi de ces faiblesses !

Roland, pendant ce temps, retrouve la plus vive, la seule vive, de ses passions : la mer ! Et il s'y livre avec une volupté sauvage :

— Reprends-moi donc ! lui dit-il, arpentant le pont nuit et jour, cherchant toute occasion de la braver avec cette tranquillité insouciance qui l'a toujours rendu si populaire parmi ses matelots.

— Un homme à la mer !

Ce cri a retenti une nuit dans la tempête déchaînée. Et le commandant a déclaré le sauvetage impossible à tenter.

Un officier s'est élancé déjà.

— Ciel ! Tréverzel ! Malheureux ! Une mort certaine !

L'équipage est haletant...

...Roland s'est sauvé et l'homme avec lui !...

— Reprends-moi, répète-t-il à la mer. Bats-moi donc quand je lutte contre toi. Toi, si longtemps mon unique amie, reprends donc mon esprit et mon cœur, sinon ma vie tout entière.

Mais l'Océan ne veut pas de lui ; et les plus saines griseries du large, les plus légitimes satisfactions du devoir accompli et des services rendus, ne retombent en rosée dans son cœur que pour y féconder l'amour germé tout au fond.

Les éloges qu'il reçoit, l'appoint brillant que chaque jour récolte pour sa carrière : il rapporte tout à un même but.

Pour elle ! Quelque chose à lui offrir !

Chaque matin : pour elle, une journée d'éloignement volontaire à supporter vaillamment, à remplir dignement. Chaque soir : pour elle, un jour de plus envolé, un pas de plus accompli vers le revoir et l'espérance !

Cette nature réservée, fière, sauvage, qui a semblé toujours indéchiffrable ou indomptable, parce que toujours elle a tenu à honneur de cacher son

cœur sous sa volonté, cette nature devait bien, le jour où elle consentirait enfin à se donner, se donner tout entière et irrévocablement !

## XVII

Les bourgeons se sont reformés dans les grands arbres de Loguidy et ont craqué sous le retour du printemps. L'avenue a retrouvé sa majestueuse voûte de verdure, légère d'abord, comme irisée des feuilles naissantes dans la lumière blonde, puis serrée, fraîche, impénétrable au premier soleil de juin, devenu très chaud.

Yvonne s'est longtemps attardée à Tours, lors de Pâques, après les vacances de ses neveux ; elle a retrouvé la campagne dans toute l'exubérance de ce plus beau moment de l'année.

Tout respire la vie et chante le bonheur de vivre.

En elle, quelque chose voudrait chanter aussi, mais elle lutte et ne veut, au contraire, chercher en tout qu'une tristesse plus grande.

A quoi bon cette fête et ce renouveau de la nature ? Une année de plus qui se couvre de fleurs ? A quoi bon ce mouvement et cette chaude allégresse... partout?... sauf dans son cœur désolé !

Là, c'est encore l'hiver, le deuil, le vide !

En vain, l'alletuia du printemps l'a fait frissonner avec l'annonce du prochain retour de Roland. La jeune veuve a mis ses deux mains sur son cœur et dit :

« Non ! Non !... Comme autrefois ! Comme un frère ! Mais jamais autrement ! »

Elle s'est rappelée cependant ce que Marthe lui répétait si chaudement encore au moment de son départ :

« Yvonne, crois-moi comme lorsque tu étais enfant : le bonheur vrai, profond, chrétien, est là pour toi. Je comprends tout ce que tu peux éprouver, mais il me semble que Roland n'est pas comme un autre. Ce n'est pas un étranger à qui tu viendrais tout à coup donner ta vie. C'est, après moi, la plus ancienne et la plus grande de tes affections d'enfant. Longtemps éloignée, te retrouvant libre et solitaire, elle aspire à remplir auprès de toi cette première place... Roland t'eût demandée, il y a dix ans, tu l'aurais acceptée. Pourquoi le refuser aujourd'hui ? Il t'adore ! Je t'en supplie : ne te voue pas, toi et lui, à l'isolement et au malheur. »

Toi et lui ! Lui aussi ?... Yvonne sent que sa sœur dit vrai et que la blessure qu'elle va faire à Roland sera sans remède.

Sans remède ?

Mais le jeune marin ne fait-il pas profession soulignée de scepticisme ? S'il pouvait ne pas trop souffrir ! Si Marthe, n'ayant en vue que le bonheur de sa sœur, avait exagéré ! Si les choses pouvaient



rester comme à Trégastel, comme à la messe de minuit!... Car perdre maintenant Roland tout entier, cette affection douce, forte et sûre tombée dans sa vie solitaire comme une bouée de sauvetage dans la mer déserte! Ne plus rien réaliser de l'au revoir, des projets de l'été! Ne plus jamais l'avoir comme l'hôte qui a réchauffé sa demeure, comme l'ami qui a métamorphosé sa vie?... Oh! ce serait trop dur!

Qu'est venu faire cet amour?

Et, délicieusement émue quand elle l'avait senti inavoué, contenu, elle le hait presque en voyant ce qu'il va exiger d'elle... Car elle ne cédera pas!

Oui, elle le hait presque. Revirement étrange! Tout est confus, troublé, obscur dans son âme toujours jusqu'ici si paisible. Et c'est dans cette lutte de dispositions contraires qu'elle apprend tout à coup la visite de Roland.

Malgré la réponse formelle dont elle a chargé sa sœur, c'est d'elle-même qu'il veut entendre son arrêt.

Elle a eu peur d'abord, elle a tremblé dans tout son être. Lui dire en face : quoi?

Puis elle a repris confiance : peut-être causeront-ils comme d'habitude, glissant seulement sur ce qui doit rester sans issue. Elle est plus calme alors, plus maîtresse d'elle-même et irrésistiblement heureuse de le voir après ces longs mois d'éloignement.

Lui est entré, calme aussi, la tête haute, très pâle malgré le hâle de sa campagne en mer.

— Tu ne m'en voudras pas de ma visite, Yvonne, j'espère, ni de ma promptitude à aller droit au but. Entre nous, pourquoi des phrases ou des détours? Marthe m'a transmis ta réponse. Mais je tiens à savoir de toi-même, de toi seule, si c'est pour la vie entière que tu m'as répondu?

Il se tait, le regard rivé sur elle, qui détourne les yeux et répond lentement :

— Oui, Roland, pour la vie entière... Pourquoi ce reproche dans tes yeux? reprend-elle après un silence qui lui semble durer un siècle. Ne te méprends pas sur mon cœur : il est pénétré de reconnaissance pour toi, pour ta généreuse pensée. Il t'a donné et te gardera une place que jamais n'aura aucun autre... Mais aller à l'autel; jurer, même à toi, ce que j'avais juré à celui qui dort là-bas : jamais! Roland, je t'en conjure, ne me le demande jamais!... C'était si bon de t'aimer comme un frère, continue-t-elle, en voyant le jeune homme se laisser tomber sur une chaise, la tête dans ses mains. C'était si bon, comme dans le vieux passé! Promets-moi de continuer, Roland, ne t'éloigne pas de moi avec rancune. Pars quelques semaines, si tu veux. Oublie! Cette mer que tu aimes changera tes idées. Puis, tu te marieras; tu rendras une femme si heureuse!...

— Pas de vaines paroles, Yvonne. Je te l'ai demandé dès le début. Que me dis-tu de partir et d'oublier? Ne sais-tu pas qu'il y a près d'un an, t'offrant mon amour et le sachant repoussé, j'ai

promis à Marthe, dans mon espoir de sceptique, de partir au loin et d'essayer d'oublier tout? Tu as été ma seule pensée depuis la première heure jusqu'à la dernière. De loin comme de près, mon cœur t'appartient, je le sens, irrévocablement!... Veux-tu, dit-il, en la voyant lutter contre l'émotion qui la gagnait, veux-tu me permettre d'espérer qu'un jour..., même bien éloigné?

...Et il ôtait lentement de son doigt le lourd anneau d'or aux armes des Tréverzel.

La jeune femme retira sa main de celles qui l'avaient saisie et, montrant l'alliance d'Henry d'Estrées :

— Jamais, fit-elle doucement, je ne quitterai celle-ci.

Une larme glissait sur sa joue très blanche, larme très brûlante, larme très amère qui (jamais ils ne le comprendront ni l'un ni l'autre) coulait autant cette fois sur l'avenir refusé que sur le passé perdu.

— Mais garde-la, Yvonne; garde tout ce que tu voudras. Conserve, en tout, ta liberté entière. Je serai parti très souvent, tu le sais. Donne-moi seulement le droit, quand je serai là, d'être ton appui, ton protecteur, ton compagnon... ton mari... Dis-moi, Yvonne, tu ne crois pas que nous serions heureux?

Il l'attira à lui doucement. Ses lèvres effleurèrent d'un baiser, plein de tendresse contenue, les cheveux d'or de la jeune femme.

Elle sut encore une fois maîtriser l'appel de son cœur et répondit avec tristesse :

— Hélas! mon ami, pardonne-moi! Je vois que je te fais souffrir, toi, incomparablement bon pour mon chagrin et ma solitude. Garde la part que je te donne à toi et que je ne donnerai jamais à personne, je te le répète. De grâce, ne m'en demande pas une autre. Il n'y a plus de place dans mon cœur pour l'amour.

— Alors, Yvonne, je pars. Tu as prononcé : c'est *adieu* qu'il faut te dire.

— Non pas! C'est un au revoir que je veux! Pars vite... Et reviens-nous heureux!

— Je pars vite et loin. Quand vous vous réunirez tous à Trégastel, je serai probablement sur la côte d'Afrique.

— En Afrique? En plein été! Tu n'y penses pas!

— Pourquoi? Si ce n'est pas moi, ce sera un autre qui aura ce poste. D'ailleurs, qu'importe!

— Roland! je t'en prie!

— Oh! merci! Je ne veux rien de ta pitié. Je n'ai jamais cherché à exciter ce sentiment-là! Demande à ceux qui me connaissent comment je cache mes blessures.

Il s'était levé depuis un moment et parlait la voix sourde, les dents serrées, les bras croisés sur sa poitrine :

— Tu ne veux pas me dire au revoir? fit-elle, en lui mettant les deux mains sur l'épaule.

Il crut qu'il allait perdre tout son courage.



— Yvonne! murmura-t-il, laisse-moi un tout petit espoir!

— Je t'en supplie : pas cela ! Mais, au nom de ce que je ne puis entendre, Roland, garde-moi tout le reste !

— Dis-moi donc franchement que tu ne m'aimes pas ! s'écria-t-il alors, avec un effort de rudesse qui lui rendit de la force. Tiens ! je devrais être parti déjà. A quoi bon m'attarder ?

Il prit sa casquette et mit la main sur la porte.

— Au revoir, Roland !

— Au revoir ! C'est vrai, puisque nous nous retrouverons toujours à Saint-Michel-en-Grèves ! Tu m'y as promis ta visite. Je ne te relève pas de ton engagement.

L'expression suppliante, puis grave, de sa physionomie avait disparu. Il souriait d'un sourire léger qui cachait la mort descendue dans son cœur.

Un silence se fit.

Fier et calme, il redressa tout à coup sa haute taille, mit son regard dans celui de la jeune veuve :

— Adieu ! dit-il simplement.

Et il partit.

### XVIII

En rentrant à Paris, Roland commença immédiatement ses démarches avec une activité fiévreuse.

Un départ de troupes s'organisait pour le Soudan, où l'on réclamait des renforts, mais les places étaient toutes prises, peu nombreuses, d'ailleurs, pour les officiers de la flotte.

Il remonta jusqu'au ministre, désespéré, hâtant devant les quelques jours à peine qui le séparaient de la date fixée pour l'embarquement. Il allait de bureau en bureau, guettant un télégramme, une occasion imprévue.

— Tréverzel, — lui dit tout à coup, un matin, l'amiral, son protecteur et son confident, — quoi qu'il m'en coûtât, j'ai toujours tenu (et, tout à l'heure, une fois de plus) mes engagements envers vous. D'abord, je n'ai rien dit au général, votre père, qui eût avec raison entravé vos démarches. Ensuite, voici votre ordre de départ ! L'annonce officielle de la mort du pauvre Roger, votre camarade, vient de m'arriver par dépêche. Allez le remplacer. N'oubliez pas, mon ami, la responsabilité que je prends sur moi, et l'inquiétude que j'aurai de vous savoir là-bas, dans cette saison. On ne réclame pas contre une mission, quelle qu'elle soit. Mais, que diable ! on ne va pas au-devant d'un poste comme celui-là.

Roland sut faire comprendre à l'amiral sa joie et sa reconnaissance. Ce qu'il sut moins, ce fut le moyen d'annoncer la chose à son père.

Il y eut une scène épouvantable, au bout de

laquelle le général mit tout simplement son fils à la porte.

En moins de deux heures, celui-ci avait rassemblé ses affaires, déjà prêtes, et bouclé ses cantines. Et son fidèle mathurin emmenait Rask et le bagage sur Toulon, tandis que lui-même se réservait, à Tours, une dernière soirée.

— Ma dernière soirée de France, Marthe ; c'est à toi que j'ai tenu à la donner. Demain, je roulerai. Après-demain, je serai dans l'engrenage du service et du départ. La page sera tournée.

Il fut reçu à bras ouverts. Marthe savait comment les choses s'étaient passées à Loguidy, et ne pouvait s'empêcher d'en vouloir à sa sœur. Pas une seule fois, le nom d'Yvonne ne fut prononcé, mais Roland retrouva pour lui-même des attentions plus chaudement soulignées que jamais.

Sa cousine voulut visiter tous ses effets, faire des courses avec lui, lui organiser un petit arsenal de pharmacie.

— Laisse-moi faire, mon petit Roland. Et promets-moi de bien te soigner là-bas, d'être bien prudent.

— A ce propos, répondit-il avec un gai sourire, dans le cas où mes soins et ma prudence devraient céder le pas à plus fort qu'eux, je te laisse une enveloppe, là, sur ton bureau. Elle contient des papiers relatifs à Saint-Michel-en-Grèves, et puis mon testament. Le peu que j'ai, tu le partageras entre tes bonshommes pour qu'ils pensent à moi encore de temps en temps. Ta fille, mon grand flirt, a un souvenir spécial. Tu te rappelles, la bague de fiançailles de ma mère, qu'elle portait toujours, elle me l'avait donnée pour ma fiancée à moi. Toi, tu aimes bien les échos du passé, les médailles : celle que ta mère m'avait elle-même passée au cou, à Kerguirec, ne m'a pas quitté depuis ; c'était ma première campagne, sur l'*Iphigénie* ; tu la prendras.

Il lui détaillait ainsi gaiement, légèrement, l'intention qu'il attachait à chacune des choses auxquelles il avait tenu jusqu'ici.

Marthe ne put s'empêcher de remarquer qu'il ne parlait pas de sa montre, son plus cher fétiche, la petite montre de sa mère, donnée par elle, à lui, le jour même de sa mort, et jamais (il le répétait bien souvent), jamais, jamais quittée depuis.

D'ailleurs, son regard étant venu à tomber sur l'anneau armorié qui lui avait été refusé à Loguidy :

— Assez parlé de moi, s'interrompit-il brièvement. Si tu veux bien être mon exécuteur testamentaire, tout est expliqué dans ce pli.

— Roland, Roland, quelles vilaines idées ! Comme tu me fais de peine !

L'accueil et l'adieu si affectueux de tous, y com-



pris même le silencieux Bossières, avaient adouci un peu l'amertume du jeune homme. Les larmes que Marthe ne put retenir au dernier moment furent un vrai baume pour son cœur.

Il partit, ne regardant plus que droit devant lui, s'interdisant tout retour sur le passé, se raidissant sous la seule idée du devoir, ne tressaillant plus qu'au seul espoir de la fin.

Les jours succèdent aux jours; et, en somme, n'arrive-t-elle pas vite, parfois, cette fin?

Bien vite, surtout dans les eaux plombées de l'Océan équatorial, devant le ciel implacable et les basses côtes de palétuviers morbides.

## XIX

Yvonne, elle, ne peut s'interdire le retour au passé, non seulement à ce passé dont elle a toujours vécu depuis son arrivée à Loguidy, mais surtout au passé tout proche, qui a chassé l'homme qui l'aimait vers les régions dangereuses.

Elle n'a pas eu un moment de calme depuis qu'elle a su le départ de Roland, sa nomination précipitée à la place d'un camarade, mort à peine arrivé là-bas.

— Mon Dieu! répète-t-elle jour et nuit, qu'il revienne sain et sauf!

Elle a peur de l'été; de la réunion joyeuse, toujours si désirée; du reproche latent de Marthe, reproche qu'au fond d'elle-même, elle trouve mérité; elle a peur de la comparaison avec l'année précédente, des échos qui, sans cesse, leur monteront aux lèvres à tous.

Elle ne voudrait plus qu'être seule! Seule pour pleurer à l'église! seule pour penser à lui devant la mer, qu'il aime tant!... et qui cependant n'a pu le consoler!

Par moments, son cœur se brise comme sous une main de fer qui le broie. En vain, elle lutte et veut cacher son mal à la sollicitude anxieuse de sa sœur, aux questions des chers petits qui l'entourent.

Ses forces s'épuisent dans le combat. Elle sait si bien le remède! Pourra-t-elle passer l'été sans recourir à ce télégramme lancé par delà les mers :

« Reviens,

« YVONNE! »

..... ?...

## XX

C'est le ciel clair d'une belle matinée de la fin d'octobre.

Le grand vent du large chasse l'embrun des

lames jusqu'au milieu des tombes. Une animation inaccoutumée remplit le petit cimetière de Saint-Michel-en-Grèves.

Un cercueil plombé vient de sortir de l'église, porté par un groupe de matelots, dont l'un sangloté comme un enfant. Devant eux, quelques officiers de l'escadre et le pauvre amiral qui signa l'ordre de départ, les yeux pleins de larmes aussi. En tête d'eux tous, livide, impressionnant dans son silence, le général de Tréverzel.

En arrière, quelques uniformes encore, parmi lesquels André de la Houssaye. Dans toute l'assistance, deux femmes seulement, mais toutes deux portant l'empreinte de la douleur la plus profonde.

A genoux devant le trou béant, la tête cachée dans les mains, elles n'ont pas donné signe de vie depuis la sortie de l'église. Quand le prêtre a fini les dernières prières, l'une saisit son mouchoir pour tâcher de comprimer les sanglots qui l'étouffent; l'autre relève la tête et, comme une statue du désespoir, immobile, stupéfiée, regarde fixement la bière qui descend lentement dans la terre.

Les mugissements du vent et le choc furieux des paroles du prêtre et les répons funèbres, puis le mouvement cadencé des marins, qui défilent les premiers et saluent tous de la main, comme à bord, le jeune et brillant chef qu'ils pleurent. Ils veulent eux-mêmes, quand l'eau bénite a fini d'asperger la bière, faire descendre sur elle les lourdes pelletées de terre.

L'Océan les a devancés : un choc terrible qui ébranle le sol; une fusée blanche qui monte dans le ciel; et un paquet de mer retombe avec un crépitemment sourd sur le cercueil déjà bercé de longues semaines là-bas sur les vagues.

— Il l'avait dit! murmure Yvonne d'une voix déchirante, mais à peine distincte, toute perdue dans le vacarme de l'Océan. Il l'avait dit!

Et elle s'affaisse sur le sol, la tête de nouveau cachée dans ses deux mains.

— De grâce, laisse-moi un moment! répond-elle à sa sœur, quand celle-ci lui touche doucement l'épaule et veut l'entraîner.

Le clergé s'est retiré et, après lui, les quelques fidèles qui ont voulu et pu suivre Roland de Tréverzel jusqu'à sa dernière demeure. Le général est parti au bras de la Houssaye. L'amiral, qui s'est un instant dissimulé devant le père, s'approche de nouveau le dernier et, à genoux, le front penché, reste un instant silencieux, dans les souvenirs de juin : son appui, le départ!... Il s'éloigne à son tour.

Les deux femmes sont seules.

Marthe réitère son appel; en vain!

Elle parle alors avec une autorité si grande, que sa sœur courbe la tête; elle cède et promet.

Rien qu'un instant! Quand Marthe reviendra avec la voiture à la grille, elle sera prête et la suivra.



Enfin! seule! Toute seule auprès de lui! Mais lui, hélas! perdu! endormi pour toujours!

— Mon Roland! reviens, réveille-toi!... Oh! n'as-tu pas entendu là-bas mon appel?... Ou l'as-tu rejeté à ton tour? Est-ce ainsi que tu devais venir?...

Le vent fouette son visage et couvre d'embrun ses longs voiles noirs, en même temps que la terre fraîchement remuée devant elle. Ses larmes, sa voix, sa douleur se perdent dans la tourmente. Elle se sent oubliée, naufragée, perdue elle aussi dans la tempête, sans espoir devant la dernière épave brisée.

Elle n'a pas entendu le pas lourd et la respectueuse interrogation d'un matelot qui, le bonnet à la main, les yeux tout humides, finit par se placer devant elle :

— Madame d'Estrées... De la part du capitaine de Tréverzel.

A ce nom, elle se dresse :

— Roland! Vous l'avez vu? Parlez vite!

— Il est mort dans mes bras, madame, foudroyé par cette vilaine fièvre contre laquelle il n'a pas voulu se défendre. Lui qui en avait vu tant d'autres! Lui si fort, si solide qu'il semblait devoir jouer le tour à la mort elle-même! Quand il a bien su, à lui tout seul, voir qu'il allait finir, il m'a dépêché pour lui trouver le missionnaire, que j'ai pu lui ramener; puis il m'a donné son Rask, qu'il aimait tant, et toute une petite distribution pour moi et les autres. « Mathurin », qu'il m'a dit quand ça n'allait plus du tout, « tu n'oublieras pas ce que je t'ai déjà recommandé. Tu m'accompagneras en

France jusqu'au cimetière de Saint-Michel-en-Grèves, et tu remettras ceci toi-même à ma cousine, M<sup>me</sup> d'Estrées. Cherche-la jusqu'à ce que tu la trouves. » Il tenait à la main cette grande enveloppe de toile. Il lui a fallu encore une plume pour écrire un mot dedans, et très ferme!... quoique... le temps de la cacheter... il a mis sa tête sur mon bras, tout gentiment, comme après sa blessure de Tuyen-Quan... Et puis : « Merci, mon vieux, qu'il m'a dit; on se retrouvera là-haut. »

C'était fini!

Le matelot cacha sa tête d'Hercule dans son large mouchoir à carreaux et, laissant le dépôt aux mains de la jeune femme, s'éloigna rapidement.

— Roland, je t'ai tué!... Je veux mourir... Pardonne-moi!...

Dans l'enveloppe de toile qu'elle a peine à ouvrir, tant sa main tremble, un petit paquet contient, avec l'anneau d'or qu'elle a refusé à Loguidy, la montre que Roland a reçue de sa mère, sa plus chère relique! Puis elle trouve une photographie, la sienne à elle-même, découpée dans un de leurs groupes de Trégastel.

Au-dessous, deux lignes d'écriture très fermes, comme a dit le matelot :

*Me gar a hannoch!*

*Au revoir, à Saint-Michel-en-Grèves!*

JEAN-MARIE.

FIN

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### POTAGE AUX AMANDES DIT « POTAGE PRINCESSE »

Ébouillantez 100 grammes d'amandes douces, enlevez leur peau, puis faites couler dessus le robinet d'eau froide. Mettez-les dans un mortier pour les piler. D'autre part, faites cuire une certaine quantité de riz à l'eau (une cuillerée par personne) que vous mélangerez aux amandes en y ajoutant un hachis très fin de restes de volaille. Mêlez bien la purée et délayez-la avec du lait coupé d'eau en quantité égale. Faites bouillir le tout et versez sur de petits croûtons frits dans le beurre.

On sale ou on sucre, au choix.

\* \*

### MANIÈRE DE CONSERVER FRAICHES LES FLEURS COUPÉES

Pour conserver leur fraîcheur aux fleurs coupées que vous mettez dans les vases, il suffit, lorsque vous vous apercevez qu'elles commencent à se faner, de tremper un tiers de la tige dans de l'eau très chaude. A mesure que l'eau perd de sa chaleur, on voit les fleurs se redresser et redevenir fraîches. On coupe alors le bout de la tige qui a trempé dans l'eau chaude avant de la remettre dans l'eau froide.





Musique sacrée pendant la Semaine Sainte. —  
Théâtres lyriques. — Concerts *dits* spirituels. —  
Séance religieuse et nuptiale. — Matinées et  
soirées mondaines. — Surprise artistique pour  
notre prochain numéro.



On peut dire que de mémoire contemporaine on n'a jamais vu de plus radieuses Pâques. Aussi, malgré la gravité du temps de pénitence, et malgré la solennité de la Semaine Sainte tout paraissait souriant.

Les cieux semblaient dire à la terre : « Espère », et la terre régénérée faisait monter au ciel sa prière de foi, d'espérance et d'amour, jusqu'aux pieds du divin Rédempteur de l'humanité.

La musique religieuse, qui mêle si divinement son austère et suave poésie à la majesté du culte chrétien, n'a pas été étrangère à l'attraction qui retenait les fidèles autour des saints autels. Mieux que la parole, parfois, ne descend-elle pas jusqu'au fond des cœurs contrits pour les toucher et en arracher les larmes du repentir ?

C'est ainsi que, pendant la Semaine Sainte, on a pu entendre les chefs-d'œuvre de l'art sacré. A Saint-Eustache, l'immortel *Stabat Mater*, de Rossini ; à Saint-Germain-des-Prés : *Les Sept paroles de Jésus-Christ*, de Dubois ; à Saint-Paul-Saint-Louis : un superbe *Largo*, de Haendel, le *Super Flamma Babylonis*, de Gounod, et encore *Les Sept paroles du Christ*, de Dubois. A Saint-Gervais, dont on connaît la perfection d'une exécution incomparable, et la savante direction de cette maîtrise pour les œuvres des maîtres anciens, les chanteurs ont fait entendre le *Miserere*, d'Allegri, et le *Stabat Mater*, de Palestrina.

Au Conservatoire, on a exécuté une notable partie du *Stabat*, de M. Bourgault-Ducoudray, une fort belle œuvre, composée depuis trente ans ! et que l'on regrette de voir rester dans cet oubli im-  
mérité.

Dans son concert orageux du Vendredi-Saint, grand succès de M. Colonne, avec sa brillante cantatrice, M<sup>lle</sup> Elise Kutscherra, dans des fragments de Berlioz et de Wagner.

Chez M. Lamoureux, le célèbre ténor Van Dyck a obtenu un colossal triomphe dans l'air de *Joseph*, de Méhul, et dans des pages toujours admirées de la *Damnation de Faust*, des *Maîtres chanteurs*, de *Lohengrin*, etc.

Les concerts *spirituels* de l'Opéra ont été à la hauteur des séances dominicales qu'ils ont brillamment clôturées. On est tout à *Hellé*, qui est prêt à passer sur notre première scène, et la direction compte sur un beau succès.

De même, à l'Opéra-Comique, le *Chevalier d'Harmental* n'attend plus que les trois coups traditionnels, mais il faut compter avec l'imprévu.

Le dernier écho des fêtes religieuses pendant ce mois béni a été une touchante et très artistique cérémonie nuptiale, qui avait lieu récemment en l'église Saint-Aspais de Melun, à l'occasion du mariage de M<sup>lle</sup> B. M<sup>me</sup> Marthe Crabos, l'étoile des chants divins, M<sup>lle</sup> Gauthier, premier prix de violon, et M. Poulalion, ténor distingué, à la voix bien posée et fort habilement conduite, y prêtaient leur concours. M<sup>lle</sup> Gauthier a joué avec un art parfait une page célèbre de Vieuxtemps, dont le titre nous échappe ; puis le *Pater noster*, de Niedermeyer, a mis en relief les qualités de style de M. Poulalion.

Dès les premières notes de l'*Ave Maria*, de Saint-Saëns, entonné par la superbe voix de M<sup>me</sup> Crabos, la nombreuse et élégante assistance eut un mouvement d'irrésistible curiosité qui tourna tous les visages du côté du grave instrument. On semblait se demander d'où descendaient ces sons célestes et ces harmonies exquises. A la phrase si profondément suppliante : « Ora Pro nobis », que l'artiste exprime avec une onction si pénétrante, le public, impressionné par la grandeur de l'œuvre et de ce talent si admirable, resta longuement prosterné : c'est une page religieuse du plus bel ordre.

L'*O Salutaris*, chanté avec une réelle maîtrise par M. Poulalion, était accompagné en grande artiste par M<sup>lle</sup> Gauthier, dont l'archet sait trouver des sons de la plus infinie douceur.

Cette distinguée virtuose s'est surpassée dans le *Panis Angelicus*, de César Franck, cet autre chef-d'œuvre, qui ramenait à l'orgue le beau soprano de M<sup>me</sup> Crabos, dont la pureté de cristal défie tous les instruments. L'intensité du sentiment religieux qu'apporte l'éminente cantatrice dans l'interprétation de cette maîtresse page, qui clôturait la



séance, avait laissé sur tous les fronts, à la sortie, l'auréole de l'enthousiasme.

Très intéressante matinée chez M<sup>me</sup> Lamandé, qui offrait à l'appréciation d'un public de choix un frais bouquet de jeunes-élèves, toutes en passe de devenir musiciennes hors ligne. Indépendamment du petit bataillon des nouvelles recrues, nous avons constaté le pas de géant franchi par les anciennes élèves pendant l'année écoulée.

M<sup>me</sup> Lamandé est un professeur patient et éclairé, qui connaît à fond les ressources et les écueils de l'enseignement. Les soins qu'elle apporte dans la première partie de l'éducation musicale de ses élèves, sa méthode concise et claire leur assure une moisson certaine dans un proche avenir. On a été vraiment émerveillé en écoutant avec quelle précision de mesure et quelles intentions musicales déjà si développées ces doigts mignons rendaient les nuances et le caractère de chaque morceau. C'est ainsi que nous avons remarqué *Une toute Petite Sérénade*, de Landry; *Polichinelle*, de Wachs; *Il était une fois...*, de Kowalsky; et la jolie *Cendrillon*, de Stréabbog, enlevée à quatre mains avec un rare ensemble.

Dans la seconde partie de la séance, le jeu ferme et brillant, l'expression et la belle virtuosité de l'habile professeur se sont affirmés dans ses grandes élèves. La *Valse lente*, de Bourgeois; *Joyeux Papillons*, de Gregh; *Mignardise*, de Lack; *Pas des bouquetières*, de Wachs; et surtout *Mazurka*, de Pfeiffer, très remarquablement exécutée; ainsi que le *Pas des Echarpes*, de Chaminade; et la *Pastorale variée*, de Mozart, rendues avec autant de style que de légèreté.

M<sup>me</sup> Lamandé n'avait pas négligé le charme du chant, qui a été magistralement représenté à la fin de chaque partie de son programme par la belle et sympathique voix de M<sup>me</sup> Dèzère. Dans la première, on a admiré sans réserve le sentiment et le style de l'artiste, qui a rendu, avec un charme particulier, *Le Rêve du prisonnier*, de Rubinstein, une page exquise. En dernier lieu, M<sup>me</sup> Dèzère a interprété, dans une note tout à fait supérieure de grâce et d'expression, la « Chanson sarazine » du *Chevalier Jean*, de Joncières, et un air de *Samson et Dalila*, où son brillant soprano a été vivement salué des plus flatteuses ovations.

Un *Ballet Egyptien*, de Luigini, à quatre mains, gracieusement enlevé, a terminé d'une façon charmante cette attrayante fête de famille.

A la salle Erard, le concert de M<sup>me</sup> Edmond Laurens (premier prix du Conservatoire), la distinguée pianiste que l'on connaît, était composé d'œuvres sérieuses, mais toutes d'un charme incontestable. Le concours de nos premiers instrumentistes, célèbres comme exécution et composition dans nos sociétés de musique de chambre, y ap-

portait un puissant intérêt. Après un admirable *trio*, d'E. Bernard, où M<sup>me</sup> Laurens, MM. Berthelier et Loëb ont de suite conquis leur public, M<sup>me</sup> Laurens a été inépuisable en faisant entendre du Schubert, du Schumann, du Liszt, avec une maestria et une virtuosité incomparables. Les ravissants *Nocturnes*, pour piano, violon et violoncelle, du savant maître Ed. Laurens, ont été l'occasion d'un nouveau succès pour la gracieuse bénéficiaire et pour les mélodieux archets de ces vrais grands artistes, MM. Berthelier, Loëb et l'auteur. Dans la *Navarraise*, de Massenet-Périlhon, une délicieuse paraphrase d'un grand maître par un grand artiste, comme dans *Feux-Follets*, de J. Philipp, M<sup>me</sup> Laurens a été inimitable. Enfin, le public a été profondément charmé avec la belle *Romance*, de Saint-Saëns, et la *Source*, de Davidoff, où l'archet merveilleux et expressif de M. Loëb a soulevé d'enthousiastes bravos, qui allèrent de même à la brillante virtuose, comme à tous ses savants partenaires.

A la salle Pleyel, autre remarquable séance de musique de chambre donnée par M. Foucault, l'un des premiers hautboïstes de Paris, avec le concours d'instrumentistes les plus renommés. La place nous manque pour raconter par le menu tous les numéros d'un programme où les œuvres, comme l'exécution, étaient de premier ordre. La savante musicienne, M<sup>me</sup> H. Chrétien, y faisait entendre un *quintette*, — rien que cela! — qu'elle vient d'écrire pour instruments à vent. C'est une belle pièce fortement pensée, artistiquement agencée et renfermant nombre de détails ingénieux en des pages vraiment inspirées. Très beau succès, à la hauteur de l'œuvre et de ses interprètes.

Une indiscretion! Nous venons d'apprendre que la direction du *Journal des Demoiselles* prépare, tout prochainement, une ravissante surprise musicale à nos aimables lectrices. Il s'agit d'une exquise partition de « pantomime » spécialement écrite pour elles, sur un sujet espagnol : *La Novia* (La Fiancée), dont la musique, idéalement charmante et neuve, renferme de véritables séductions, ainsi que le scénario. Nous ne révélerons aujourd'hui que le nom des auteurs : C. Carissan, pour la musique et C. de Nassirac pour le livret, qui ont maintes fois, ici même, donné des preuves de leur grand talent. M<sup>lle</sup> Carissan vient, du reste, d'obtenir d'immenses succès en Suisse : à Genève, dans la superbe salle de Victoria Hall, à Neuchâtel, au théâtre de Lausanne, etc..., où elle a soulevé d'enthousiastes admirations, éveillé toutes les sympathies par ses belles compositions et la perfection de son exécution.

*La Novia* sera représentée au Théâtre d'application, nous assure-t-on.

MARIE LASSAVEUR.



# CHUSRIE



LA fin du Carême, dans une réunion intime, on jassait sur les mariages récemment annoncés.

— Valentine de B. est ravie, disait une jeune fille; son mariage sera célébré dans les premiers jours de mai.

— Pourquoi les parents ont-ils tant tardé à donner aux jeunes gens leur consentement, reprit une autre; toutes les convenances semblaient réunies et, depuis un an, les choses traînent en longueur?

— C'est la question d'argent qui tenait tout en suspens. Valentine n'est pas riche, le jeune homme n'a qu'un modeste patrimoine, sa solde de lieutenant n'y ajoute pas beaucoup, et se mettre en ménage avec quinze mille livres de rente semblait un peu hasardeux aux deux familles, également prudentes.

— Oh! par exemple! dit la gentille M<sup>me</sup> de L., mais on se tire très bien d'affaire avec cela, et même avec moins encore; seulement, il faut de l'entente, de l'ordre et de l'économie.

— Toute la lyre des vertus, reprit la jeune Marguerite, soit! Valentine et son heureux époux ne mourront pas de faim, mais il leur manquera tout ce qui rend la vie agréable.

M<sup>me</sup> de L. intervint de nouveau :

— Vous vous trompez et, si cela vous intéresse, je vous dirai comment on peut se faire honneur, avec une fortune médiocre, sans renoncer aux agréments de la vie.

— Parlez, Minerve! dit Marguerite, moqueuse.

— Le point important, poursuivit M<sup>me</sup> de L. sans se déconcerter, est de mettre ses dépenses courantes en deçà du chiffre de ses revenus. Pour cela, le premier budget à établir est celui du loyer, c'est le point qui exige le plus de prudence, ne pouvant être modifié à volonté. Il est fort important d'avoir un intérieur agréable où l'on se plaise à demeurer, mais, dès qu'un appartement a du jour et de l'air, en s'adressant à des tapissiers sans renom, il est facile, vu le bon marché des étoffes, de faire exécuter économiquement des choses d'un goût élégant. Lorsqu'on achète un mobilier complet, l'harmonie de tous les détails aide beaucoup à l'effet de l'ensemble; il est plus malaisé de réussir avec des meubles de famille, vieux sans être anciens, mais il faut, dans ce cas, essayer de rajeunir les rideaux par des draperies modernes; dissimuler sous des tapis coquets tables et guéridons

d'aïeules; disposer çà et là, sur les consoles démodées, des cadres, des plateaux à cartes, des dessous de vases; garnir les murs de vide-poches et de porte-photographies; mettre des coussins variés de forme et de couleur sur les fauteuils et les canapés antiques. Puis une jeune femme peut se réserver un coin qui soit absolument à elle, petit salon ou véranda; elle y mettra son cachet personnel par l'arrangement de ses meubles préférés, de ses bibelots de choix, entremêlés de plantes vertes, égayés par des fleurs : ce sera son petit *home* dans le grand.

— A merveille, nous voici avec un petit sanctuaire dans un appartement où toutes les vieilleries sont touchées par la baguette des fées; mais le jeune ménage dine en ville; à son tour, il veut recevoir quelques amis, comment compenser la simplicité du menu? Le gigot façon chevreuil est toujours de l'humble mouton.

— Vous m'amenez, dit M<sup>me</sup> de L., au second point de la bonne organisation des vies modestes : je veux dire le nombre et le choix des domestiques.

— La plaie des temps modernes, dit sentencieusement un malheureux dont la femme change de personnel tous les quinze jours.

— Je ne suis pas de votre avis, et je connais nombre de personnes encore très bien servies par le temps qui court; ce sont celles qui se donnent la peine de former leurs domestiques, les paient ce qu'ils valent et leur font une vie assez agréable pour qu'ils cherchent à la garder. Le nombre de serviteurs qu'il convient d'avoir varie suivant les circonstances : une femme de chambre est nécessaire et justifiée même dans un très modeste ménage, alors qu'on fait chez soi ses toilettes, à plus forte raison quand on a des enfants à habiller.

— Vous connaissez sans doute, à ce propos, le nouveau journal que vient de fonder l'administration du nôtre : *La Toilette des Enfants*? Si vous ne l'avez déjà fait, demandez-en un spécimen, et vous serez émerveillée de toutes les facilités qu'il nous donne pour l'habillement de nos chers petits.

— Voici qui milite encore en faveur de la femme de chambre; ses gages seront vite compensés si, grâce aux patrons de nos journaux, nous pouvons nous passer de couturière. Quant à la cuisinière, je ne crois pas d'une bonne administration de la prendre quelconque; les cordons-bleus ne sont pas à notre portée, mais cherchons une personne ayant le goût de la cuisine, sachant varier les sauces, tirer partie des restes, relever par des arrangements



soignés la simplicité des mets ; dans ces conditions, on donne à dîner sans très grandes dépenses et nos invités n'ont pas le sentiment que nous nous imposerons une semaine de privations pour les avoir reçus un jour.

— Ce qui m'a toujours frappée chez vous, chère madame, c'est l'arrangement de votre table. Dites-nous comment vous vous y prenez pour lui donner un si coquet aspect ? demanda curieusement une jeune femme.

— Ma table ! Allons, je vais vous révéler tous mes petits secrets, dit aimablement M<sup>me</sup> de L. ; commençons. Je suis sûre que ce qui vous a éblouie, c'est mon surtout de glace.

Eh bien, imaginez qu'il y avait à la campagne, au grenier, un grand miroir ovale dont le cadre tenait à peine ; j'ai fait détacher la glace, remettre du tain aux endroits qui en manquaient ; le miroir a été consolidé sur des planchettes et, pour mes diners de *primo cartello*, on le pose au milieu de la table ; les bords sont cachés sous des feuilles de mahonia habilement entrelacées ; au milieu de ce surtout, on met une corbeille de fleurs (au printemps, je vous recommande le mélange des coucous et des violettes) ; de la corbeille, pendent des traines de lierre ou d'églantiers, le reflet dans la glace est charmant. La table est si bien garnie par ce modeste surtout, qu'avec quelques plats de fruits et de gâteaux, les bouts de table, etc., il n'y a pas un vide ; ajoutez les cristaux très clairs, la note de couleur des vins blancs et rouges, le chemin de table, les dessous de carafe, les dessus d'assiettes de broderies assorties, le linge bien chiffé, et vous avez la photographie de la table dont vous voulez bien me complimenter.

— Je sais que cet ensemble fait un ravissant effet, et on peut recevoir ainsi ses amis, mais...

— Oh ! si vous voulez recevoir vos ennemis, c'est plus compliqué, dit M<sup>me</sup> de L. en riant.

— Ne vous moquez pas ; mais trouvez-vous qu'on puisse convier à des agapes aussi modestes des gens très chics, les J., par exemple ?

— Si vous voulez toute ma pensée, je ne vous le conseillerai pas ; on n'a de valeur pour les J. que par l'agent qu'on a ou qu'on semble avoir ; pour quoi tenir à s'entourer de semblables indifférents et désirer les introduire dans son intimité !

— Je suis de votre avis ; merci de tous les renseignements que nous vous devons. J'en aurais bien d'autres encore à vous demander à la prochaine occasion, mais dites-nous où et comment vous vous êtes formée à la vie de ménage, mariée très jeune et...

— N'ayant pu recevoir de leçons de ma mère,

que j'ai à peine connue, dit avec mélancolie M<sup>me</sup> de L. ; c'est presque par hasard que j'ai acquies mes notions de tenue de maison. Encore une histoire à vous conter : mon éducation terminée, mon père me trouvait trop jeune pour me garder près de lui et allait me remettre au couvent comme pensionnaire en chambre ; cependant, il craignait un peu cette vie sans règles fixes, sans occupations déterminées, où l'ennui est presque fatal et la paresse toujours tentante. Nous passions les vacances à Evian, dans la Haute-Savoie, sur les bords du lac de Genève ; on parla à mon père du couvent des religieuses de Saint-Joseph et de la nouvelle annexe, fondée par elles, destinée justement à recevoir des jeunes filles dans des conditions analogues à celles où je me trouvais. Après une visite de la maison, un entretien avec la supérieure, il fut décidé que je resterais là quelques mois, m'initiant à tout ce qui constitue l'économie domestique, dans un pays splendide, avec une habitation agréable et une société charmante ; j'en ai gardé fort doux souvenir. Depuis, l'établissement s'est agrandi ; on a installé, dans un nouveau bâtiment, un véritable ménage modèle, avec salon, chambres à coucher, salle à manger et cuisine ; là, chaque année, pendant huit mois, d'avril à septembre, une douzaine de jeunes filles de bonne famille s'occupent exclusivement d'acquies les connaissances qui en feront des femmes d'intérieur et de bonnes maîtresses de maison. Elles reçoivent des leçons de cuisine, de blanchissage, de couture, d'hygiène, de jardinage même, surveillent les achats, tiennent les livres et, en quelques mois, deviennent d'excellentes ménagères ; je paie bien volontiers ma dette de reconnaissance à cette maison en vous l'indiquant.

\* \* \*

J'ai recueilli pour vous tous ces bavardages, chères lectrices, dans l'espoir que vous y trouverez intérêt et profit avant la joyeuse envolée qu'apportent les beaux jours. Malgré la clémence du dernier hiver, le printemps est toujours le bienvenu, surtout pour ceux qui souffrent du froid et des longues nuits.

La pensée de soulager ces malheureux anime et soutient les aimables vendeuses du Bazar de la Charité, où la foule afflue chaque jour.

— C'est la continuation de l'Hippique, disent les mondaines.

Souhaitons-leur beaucoup de victoires dans ce steeple-chase de la charité.

EDMÉE.



## DEVINETTES

## Problème pointé

Voyelles : e. — .oi. — .é.e.i. — .ai.é — .ou. — e.e.i.e — e. — .o.e.e  
 — .e.a. — .oi.à — .oi. — .é.e.i. — .ui — e — .ou. — .o.e.e. — .a. —

(Marguerite Grosjean.)

## Mots en lampe

Verticalement : Un poète contemporain.

Horizontalement : Dans sagesse. — Bière anglaise. — Fruit. — Gros insecte.  
 — Voyelle. — Dans doux. — Poème. — Fin du monde. — Notre mère. — Pro-  
 vince de Hollande. — Oiseau de proie. — Arme. — Fleur blanche.

(Thilda.)

## Mots en A

Verticalement : Force. — Fabuliste. — Effroi du candidat.

Horizontalement : Province d'Italie, sans la fin. — Immensité. — Pauvre  
 homme.

(Famille unie.)

## Vers à terminer

L'air est pur, la route est .....  
 Le clairon sonne la .....  
 Les zouaves vont .....  
 Et là-haut, sur la .....  
 Dans la forêt qui .....  
 Le Prussien les ... ..

Le clairon est un vieux .....  
 Et lorsque la lutte est ... ..  
 C'est un rude .....  
 Il a vu mainte .....  
 Et porte plus d'une .....  
 Depuis les pieds jusqu'au .....

(Anonyme.)

## Mots en flacon

Verticalement : Une saine et rafraichissante boisson.

Horizontalement : Sauvé du déluge. — Augmente tous les jours. — Une  
 œuvre littéraire. — Le courage et la persévérance le donne. — Pour mettre un  
 portrait. — Divertissement.

(Ancienne abonnée.)



## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'AVRIL

## MOTS EN PARAPLUIE :

A R E  
 U I  
 N E S  
 E S C L A V E S  
 T R E  
 I L L E

## MOTS EN ÉVENTAIL :

U S A R D E N A M  
 U S A M N N I N T S A  
 Q U E U G E S N T N R N I A Z  
 E

MOTS EN CROIX : Française. — Véronique.

## MOTS EN LOSANGE AJOURÉ :

C  
 R O I  
 M E R L E  
 R E M A N  
 C O R I N N  
 I L L E  
 E M I L E  
 A N E  
 N

## MOTS EN CARRÉ :

R O Y A L  
 O U A T E  
 Y A C H T  
 A T H E E  
 L E T E S

## MOTS EN IF :

E  
 B U T  
 B E R G E  
 P R I E U R E  
 E  
 C H A T E A U  
 G R E L O N S  
 F R I V O L I T E  
 I  
 A R E

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.